

FRATELLI

LA FINE DELL'INNOCENZA



LIVE 1



# PRINTEURS

# 1

LIONEL DRICOT

Cette page est volontairement laissée vide

# Avant-propos

Le 8 août 2013, un billet intitulé « Printeurs 1 » paraissait sur mon blog, ploum.net, avec comme seul objectif d'introduire une scène que je trouvais intéressante dans l'épisode « Printeurs 2 ». L'aventure aurait pu s'arrêter au second épisode mais je me suis mis au défi de raconter une histoire en publiant un épisode chaque semaine, sans savoir exactement où j'allais. Au fur et à mesure des semaines, une intrigue s'est nouée, se nourrissant des retours des lecteurs, de leur soutien, de leur critique.

Sans votre présence, vos partages et vos relectures attentives, Printeurs n'existerait pas. Je n'aurai qu'un seul mot : merci ! Merci pour vos messages d'encouragements, vos signalement de fautes, votre impatience à lire la suite. Un merci tout spécial à François Martin, qui a honoré Printeurs de son encyclopédique connaissance orthographique, et à Jean-Marc Delforge, qui a réalisé la couverture de cette première partie en moins de 48h !

Vous tenez entre les mains la première partie de Printeurs, les 19 premiers épisodes. Quand à la seconde partie, je vous invite à la découvrir chaque semaine sur ploum.net.

Bonne lecture!

Lionel Dricot, le 15 mars 2014

## Chapitre

# Société

Coup de foudre ! Mon esprit conscient ne l'a pas encore aperçue que j'ai l'impression d'avoir mis les doigts sur une capa de plusieurs microfarad. La foule de hackers sort de la conf de CrazyDog, je suis paisiblement en train de ranger ma tablette dans la poche dorsale de ma veste quand, soudainement, un éclair passe devant mes yeux, mon cœur s'arrête, mon diaphragme se cabre.

Abasourdi, je reste interdit, la respiration courte et sifflante. L'hétérosexualité n'est habituellement pas ma tasse de thé mais, sur le coup, elle vient de frapper fort.

La lèvre pendante, incapable de prononcer un mot, je suis foudroyé.

Reprenant mes esprits et apercevant la cause de mon émoi, je visualise intérieurement l'icône photo puis identification.

Il y a peu de chances pour que ça fonctionne. À la Grey Hat Conf, la majorité de l'auditoire s'est effacée des réseaux et porte un maquillage anti reco. Mais, coup de bol, j'ai accès à son profil. Enchanté Eva, merci de partager tes infos avec les participants. Officiellement, tu es célibataire, voilà qui est fort intéressant !

Tout ça est un peu trop facile. Fini l'ère baroque de la chasse au partenaire sexuel avec son excitation, ses imprévus, ses frustrations. Les algos de matching ont optimisé à l'extrême le rendement du processus amoureux. Quelques nostalgiques comparent même notre ère sociale à l'architecture fonctionnaliste. Mais, en ce moment, peu me chaut. Le temps de trouver une surface plane pour taper et j'envoie à Eva une invitation lui proposant de discuter du contenu de la conf de CrazyDog. C'est une excuse tellement misérable qu'elle ne risque pas de se méprendre sur mes intentions.

Dans mon champs de vision, un point rouge clignote. Je visualise l'ouverture d'une enveloppe. Sa réponse, elle a déjà accepté ! Aussitôt, mon regard fourmille de bannière colorée qui vantent le restaurant le plus susceptible de lui plaire dans la limite de mon budget.

Il m'a suffi d'un regard et de quelques pensées pour organiser mon rencard de cette nuit. Tout en marchant vers mon hôtel, je me met à fantasmer sur sa peau mate et ses longs cheveux noirs. J'ai du penser trop fort : mon champ de vision ne cesse de se remplir d'images vantant les mérites de sites pornographiques spécialisés dans les filles à la peau foncée. Si j'avais un esprit plus puritain, l'algo les filtrerait automatiquement. Pas de chance, je suis assez libéral.

Par contre, ce n'est pas le genre de distractions que j'ai envie de m'offrir pour le moment. Le profil d'Eva est passionnant. Elle a publié pas mal de billet sur la construction atomique. Ce que je fais avec le plastique et les métaux dans mes printeurs, elle le fait atome par atome. Pris d'un doute affreux, je me demande si mon neurex est bien uniquement en lecture. Le matching semble trop parfait ! Pourtant, personne n'a encore réussi à influencer la pensée. Ce n'est pas faute d'avoir essayé mais le neurex n'est finalement qu'un simple



capteur de conductivité porté en serre-tête à la surface du cuir chevelu.

Quoiqu'il en soit, je ne veux pas gâcher la soirée qui s'annonce avec de la publicité. Je commande donc six heures sans pub. J'écorne mon budget voyage mais un véritable coup de foudre, ça se fête ! Le clavier numérique s'affiche sur mon avant bras, je confirme la transaction en entrant mon code PIN.

Mon champ de vision me semble soudainement merveilleusement dégagé voire vide. J'apprécie la sensation. Tiens, un nouveau point rouge. Eva me précise de venir décontracté, qu'elle n'a pas eu le temps de rentrer à l'hôtel et portera son t-shirt de la journée. Je réponds que, bien entendu, ce sera décontracté, que je suis dans la même situation, qu'elle ne doit pas s'inquiéter. Un mec qui drague, ça raconte vraiment n'importe quoi ! Ma réponse à peine envoyée, je plonge dans la douche aux huiles essentielles odorantes. Je vais lui sortir le grand jeu !

Les gouttelettes chaudes crépitent sur mon corps, je me détends complètement. Waw ! Une douche sans pub ! Quel pied ! Il faudra que je pense à faire cela plus souvent.

\*

Mon dieu qu'elle est belle. Sans sourciller, elle étudie le menu. Bégayant, j'essaie tant bien que mal de lancer la conversation : – Quel merveilleux hasard que nous nous soyons croisé.

Elle baisse le papier électronique qu'elle a dans les mains et me regarde :

– Il n'y a aucun hasard, j'avais besoin de toi.

Je m'interromps, la bouche pendante, les yeux grands ouverts. En une seule phrase, cette soirée vient de prendre un tour mystérieux et absolument imprévu.

– Comment ça « besoin de moi » ?

– Oui, de ton expérience avec l'impression 3D.

– Tu ne pouvais pourtant pas deviner que je t'inviterais au restaurant. Pourquoi ne pas m'aborder directement ?

– Il y avait trop de gens. Cela aurait paru suspect. Alors qu'un geek qui drague à une conf, quoi de plus normal ? J'ai donc programmé notre rencontre.

Je bondis et, d'un geste brusque, j'arrache mon neurex que je jette sur la table.

– Je le savais ! On peut donc les utiliser pour influencer les gens ! C'est criminel !

J'ai les mains qui tremblent, je suis sur le point de hurler. Dans le restaurant, un grand silence s'est fait et tout le monde a la tête tournée vers nous. Je remarque que les porteurs de lunettes, ceux qui ne sont pas encore passé aux lentilles, portent la main à une des branches pour activer l'enregistrement vidéo, au cas où il se passerait quelque chose de croustillant et susceptible d'attirer les spectateurs sur leur compte YouTube.

Eva a l'air étonnée. Elle pose une main apaisante sur mon épaule et m'encourage à me rasseoir.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Le neurex est un bête capteur électromagnétique. Il ne peut reconnaître qu'une dizaine d'instructions basiques et quelques pulsions ou états d'esprits, mais c'est tout. On n'a même pas encore réussi à dicter un texte ou une suite de chiffres avec. Comment veux-tu qu'il soit utilisable en écriture ? Ce serait comme vouloir graver un vieux DVD avec une lampe de poche.

Je prends une profonde inspiration.

— Écoute Eva, ce que j'ai ressenti en te voyant ce matin, je ne l'avais jamais vécu auparavant, pour aucun homme ou aucune femme. Pour tout te dire, tu n'es pas mon genre. Et pourtant je tuerais pour toi. Je suis follement amoureux de toi. Mon cœur s'emballe à chacun

de tes messages, j'ai les mains moites à l'idée que tu sois en face de moi. Je te connais à peine et je pense que je t'aime.

Voilà, je l'ai dit. D'une traite, sans respirer. La bombe est lâchée. Elle va s'offusquer. Ou condescendante, m'expliquer qu'il faut apprendre à mieux se connaître. Au lieu de cela, elle éclate de rire. Un rire franc, cristallin.

– Cela fonctionne encore mieux que prévu, me sourit-elle.

– Mais quoi ? Comment ?

– La pub, tout simplement.

– Quelle pub ?

– Celle qui est projetée continuellement dans tes lentilles. Celle qui borde chacun des sites que tu visites. Celle qui te souffle une phrase entre deux chansons de ta playlist.

– Mais j'ignore la pub. Je n'y fais jamais attention. Je n'achète pas les produits que je vois ! protesté-je avec véhémence.

– C'est justement parce que tu crois qu'elle ne fonctionne pas qu'elle est si puissante. Elle ne s'adresse pas à ton esprit analytique mais à ton inconscient. Ce n'est pas au Nellio intelligent, ingénieur et philosophe que la pub s'adresse. C'est au Nellio qui a peur du noir, qui

ne peut s'empêcher de penser qu'il y a un dieu qui surveille nos actions. C'est au Nello qui ressent un fourmillement dans l'entrejambe à la simple vision d'une paire de fesses que s'adresse la pub. Tu crois vraiment que tous les services que tu utilises pourraient être largement financés par quelque chose qui ne fonctionne pas ?

Je reste ébahi, sans voix. Trop d'idées se bousculent en ce moment dans mon cerveau pour pouvoir les analyser ou les comprendre. Péniblement, je tente d'articuler :

– Mais comment as-tu fait ?

– Ce n'est pas difficile. Les réseaux sociaux se battent pour te vendre de l'affichage. Afin de réduire les coûts, j'ai ciblé autant que possible ta tranche démographique, géographique et tout ce que tu veux avec le suffixe -ique. J'ai envoyé des dizaines d'annonces pour des services bidons mais qui, à chaque fois, mettaient en valeur, selon tes critères, une femme de mon genre. Il y a suffisamment d'études sur le sujet, ce fut assez facile.

– Mais d'autres ont dû voir ces publicités !

– Peut-être qu'à l'heure actuelle, un jeune geek de ton genre se prend soudainement à fantasmer sur les femmes à la peau matte, répond-elle en rigolant.

Je repense à ces pubs pornographiques qui m'assaillaient. Dire que je pensais que les pubs lisaient mes pensées alors, qu'en vérité, elles se contentaient de les influencer. J'oscille entre la rage et l'incrédulité. Me mordant le poing, je sanglote d'une fureur à peine contenue :

– Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Eva tourne la tête et regarde autour d'elle. Passant une main devant ses yeux, elle fait le signe traditionnel pour me demander confirmation du fait que je ne suis pas en train d'enregistrer. J'acquiesce, elle prend une profonde inspiration.

– Tu ne t'es jamais demandé pourquoi on pouvait payer pour ne pas avoir de publicité ?

– Et bien c'est juste une question de confort...

– Non Nellio. Les riches vivent dans un monde différent. Ils décident et nous imposent exactement leur volonté, comme je l'ai fait pour toi. La démocratie n'est plus qu'un leurre. Certaines publicités sont conçues pour nous donner une impression de libre arbitre. Et cela, depuis la plus tendre enfance. Remettre en question l'ordre établi n'est plus une pensée possible.

– Tu racontes n'importe quoi. Ça se saurait. Et puis, c'est un peu facile les méchants riches contre les gentils pauvres.

– Oui, en effet, il y a toute une gradation. Mais ceux

qui vivent entièrement sans pub forment une caste à part. Ils ont leurs règles et sont très rares.

Rapidement, je fais le calcul dans ma tête. C'est vrai que vivre sans pub 24h sur 24 est un budget assez impressionnant. Mon salaire n'y suffirait pas. Étrangement, je me sens plus calme. Comme si elle venait de confirmer une idée que j'avais déjà au fond de moi.

— Tu ne devrais pas avoir trop de mal à accepter l'idée, me dit-elle. Je t'ai également préparé à ça.

— Mais... Mais comment sais tu tout ça ?

— Parce que mes parents ont tout sacrifié pour que j'aie une enfance sans la moindre pub. Pour faire des économies, je ne pouvais porter les lunettes que durant les périodes où ils achetaient la non publicité. Mes deux parents, eux, s'étaient configuré un affichage maximal. Ils ont sacrifié leur libre arbitre et leur santé mentale pour moi.

Peut-être est-ce le conditionnement ? Instinctivement, je pose ma main sur la sienne. Elle ne la retire pas et me regarde au plus profond des yeux. Comme une âme damnée, je plonge dans le ténébreux gouffre de son regard. Un murmure glacial s'échappe de ses lèvres :

— Je suis pauvre mais je sais penser comme une riche. Je vais changer le système.

## Chapitre

# Révolte

Galamment, j'ouvre la portière du taxi qui s'est automatiquement glissé le long du trottoir lorsque nous sommes sortis du restaurant. Eva me regarde et soupire.

– Marchons! Mon appartement n'est qu'à une demi-heure.

– Mais c'est dangereux! Il fait nuit!

Une adolescence passée à programmer et à démonter les appareils électroniques, au grand dam de mes parents, le remontage m'intéressant nettement moins, m'a affublé d'un gabarit qui est sans doute aussi éloi-



gné du type lutteur greco-romain que vous pouvez l'imaginer. En conséquence, je ne marche jamais dans les grandes villes la nuit. D'ailleurs, je n'en vois pas l'utilité : dès que je dois me rendre quelque part, un taxi m'attend. Parfois, le système n'a pas détecté à temps que j'allais sortir de chez moi. Je dois battre le pavé quelques minutes mais c'est relativement rare. Je monte dans le taxi et, si je ne donne pas de contre-indication, il démarre automatiquement vers ma destination la plus probable. C'est pratique, confortable, bon marché et, surtout, j'utilise mon temps dans le taxi pour lire ou coder. Chose que je n'ai jamais réussi à faire en marchant.

Pour les déplacements trans-urbains, le taxi me dépose à proximité du train ou de l'avion. Je passe le contrôle de sécurité, tout est automatique, pas de temps perdu. Depuis plusieurs années, les ingénieurs discutent afin d'embarquer les taxis directement dans les trains ou les avions mais, pour le moment, cela reste du domaine de la science-fiction.

Quoi qu'il en soit, il ne me viendrait jamais à l'idée de marcher ! Poser un pied devant l'autre pendant des kilomètres de trottoir ? Et pourquoi pas la diligence ou le cheval ?

— Eva, une jeune femme belle comme toi ne devrait pas

se promener la nuit.

– Alors qu'un homme oui ? Je te rappelle que, d'après ton profil, tu es pédé monsieur le « macho-qui-protège-les-faibles-femmes » !

Boum, headshot, comme on dit chez nous. Respawn.

– Second essai : des jeunes gens comme nous ne devraient pas se promener la nuit.

– Tu as peur ?

– Oui, il y a encore eu un viol le mois passé. C'était sur tous les sites de news.

– Je vais te poser une simple question : connais-tu le nombre d'accidents de taxis sur le mois écoulé ?

– Euh, non, mais je...

– Est-ce que la probabilité d'être tué ou violé par des délinquants est plus importante que la probabilité d'être tué dans un accident de taxis ?

– Je n'en ai fichtrement pas la moindre idée !

– Sur quel raisonnement te bases-tu alors pour affirmer que marcher est plus dangereux que prendre le taxi ?

– Et bien cela me semble évident, non ?

– L'évidence, cela se mesure, cela s'observe. Si tu ne peux pas observer ni mesurer, mais que tu es intérieurement convaincu, cela s'appelle la foi. C'est le contraire de la réflexion.

– Mais ma foi doit se baser sur des faits. Il y a bien une

raison à cette intime conviction.

– Me dit l’homo qui est tombé amoureux d’une femme au premier regard après le visionnage inconscient de quelques pubs. Tu refermes la porte de ce taxi et on y va à pied ou tu comptes continuer à exposer publiquement la médiocrité de tes préjugés ?

Je constate que ma mâchoire et la porte du taxi sont stupidement béantes. Je referme les deux et tente de me reconstruire une contenance. Cette femme est réellement un être hors du commun. Au lieu de provoquer ma colère, sa répartie, sa rapidité de réflexion m’interpellent. J’aimerais avoir ce don... Une seconde ! Et si nous avions tous cette capacité ? Et si nous nous efforcions de la détruire là où Eva n’a fait que la cultiver ? Cette pensée me semble effrayante. Nous nous mettons en marche.

– Tu sais Nellio, si j’ai pris l’habitude de marcher, c’est avant tout parce que mes parents n’avaient pas de quoi payer le taxi.

– Pourtant, ce n’est vraiment pas cher.

– Non. À la minute, c’est plus ou moins le même tarif que se passer des pubs. C’est un choix à faire.

Je médite en silence sur cette dernière phrase. L’air est doux, la nuit est fraîche. Eva frissonne. Je retire ma

veste et la pose sur ses épaules.

– Pas besoin, on est presque ar...

Fermement, je maintiens le vêtement. Elle lutte un peu, par principe mais cède assez rapidement. On peut militer pour l'égalité des sexes tout en appréciant le charme désuet de cette absurde galanterie.

– En plus, dans les taxis, il y a des publicités diffusées qui...

– Chut !

Je lui impose le silence d'un doigt sur la bouche. J'ai envie de lui montrer les quelques étoiles qui percent entre les gratte-ciels mais je résiste à tomber dans un cliché aussi éculé. Le coup de la veste est déjà bien suffisant pour être catalogué parmi les ringards. En silence, nous continuons à marcher tandis que mon esprit se peuple de pensées affreusement hétérosexuelles.

Le taxi qui nous a dépassés ressemblait à tous les autres. Mais Eva a sursauté. Ses ongles s'impriment dans mon bras, m'attirent contre le mur. Elle semble inquiète. Moi qui commençais à me détendre et à apprécier la balade.

– Il revient ! Vite !

J'essaie de tourner la tête dans la direction qu'elle indique mais, d'une main ferme, elle me saisit la nuque et m'embrasse rageusement, presque violemment, en une étreinte aussi brusque que fouguese. Nos dents s'entrechoquent, nos nez s'écrasent. Mon cerveau étonné se dit brièvement qu'elle doit avoir une bonne raison pour agir aussi étrangement. Mais il n'est guère besoin de posséder une raison pour justifier un baiser. Je ferme les yeux en bénissant cet étrange taxi...

Notre baiser est interrompu aussi soudainement qu'il a commencé. Eva me repousse d'un geste brusque.

— C'est bon, il est parti !

De sa poche, elle tire un petit spray de maquillage avec lequel elle commence à se dessiner de noires arabesques sur le visage. Elle me le tend :

— Tu connais des configurations anti reco ?

— Euh... oui mais je ne vois pas trop l'utilité. Cela fait depuis le début de la soirée qu'on passe devant toutes les caméras de sécurité.

— Ce quartier est plus ancien. Les caméras sont très rares. La municipalité envoie parfois des drones pour assurer « la sécurité » du voisinage. Mais, du coup, ils ne peuvent plus garantir une couverture totale. Pas assez de budget.

— Ah...

J'ai clairement entendu les guillemets d'ironie quand elle a parlé de sécurité. C'est un sujet récurrent, immortel, immuable. Une partie de la population exige plus de sécurité face à d'hypothétiques périls savamment mis en valeur tandis qu'une minorité est plus effrayée par les mesures sécuritaires que par les dangers à proprement parler. Mais si nous sommes nombreux, en ligne, à nous inquiéter sur les possibles dérives autoritaires du pouvoir en place, force est de constater que, jusqu'à présent, nous sommes encore dans une situation d'équilibre. Nous vivons bien, nous pouvons nous exprimer, l'injustice est réduite et les élections se déroulent sans grand soucis. Nul besoin de recourir à des mesures aussi paranoïaques que le maquillage. Après tout, si le gouvernement sait que je suis venu ici, grand bien lui fasse, je n'ai rien à cacher !

– Écoute Eva, es-tu vraiment sûre que tout ce cirque soit nécessaire ?

– Ton téléphone, fait-elle en pointant l'écran à mon poignet, éteins-le.

– Mais, écoute, c'est ridicule !

Elle attrape mon poignet et détache l'écran du bracelet de support. D'un mouvement souple, elle le déplie en tablette et commence à pianoter d'une main.

– C’est quelle version ? Comment l’arrêtes-tu complètement, y compris les accessoires liés ?

Je lui reprends l’écran des mains, lui montre comment l’éteindre et le replie docilement. Un changement subtil vient de s’opérer autour de moi. Curieux, je me retourne. La rue est devenue plus sombre, plus menaçante, plus solitaire. Des ombres s’allongent et s’avancent, gagnant du terrain sur les quelques néons qui peinent à trouer la lourde noirceur de la nuit.

– Les pubs, me fait Eva.

– Quoi les pubs ?

– Les pubs que tu voyais dans les vitrines et sur les panneaux. Elles sont toutes projetées via tes lentilles. Ton forfait sans publicité ne couvre pas les publicités placées localement. Tu continuais donc à les voir. À ta tête, j’ai le sentiment tu n’as pas dû retirer tes lentilles depuis un bon moment.

Les murs semblent soudain affreusement nus. J’ai l’impression d’avoir quitté une ville vivante, agitée, pour un chancre aux façades borgnes. Derrière les publicités désormais éteintes apparaissent des fenêtres poussiéreuses badigeonnées de peintures. Les attractifs éclats lumineux et colorés ont laissé la place à de sombres reflets, à de tristes ombres chinoises où se

jouent d’effrayants pantomimes. Un frisson glacé me parcourt l’échine.

– Est-ce que tu as un autre modem sur toi ?

– Non, mes lentilles et mon neurex se sont éteints avec le téléphone. Pas de risque.

– Ok, alors maintenant on se dépêche. La disparition d’un téléphone entraîne parfois l’envoi d’un drone. Nous avons quelques minutes pour gagner mon appartement.

D’un pas rapide, nous nous éloignons tandis que je me barbouille le visage de maquillage. Sa démarche est souple, élancée. Je m’essouffle mais, malgré tout, je fais un effort pour ne rien laisser paraître. Je tente même de lancer une conversation sur un ton faussement serein.

– Cela donne l’impression d’être dans un film de science-fiction. Genre un bon vieux cyberpunk. Amusant, non ?

Elle me jette un regard noir. Bon, ce n’était pas drôle. Ou alors elle n’est pas versée dans le cyberpunk.

– Écoute Eva, tu ne penses pas sérieusement que toutes ces précautions soit réellement nécessaires ?

– Je ne t’ai pas convaincu ?

– Je ne sais pas. Le couplet des méchants riches qui exploitent les gentils pauvres, c’est un peu éculé, non ?



Il n’y pas quelques humains méchants qui décident d’asservir l’humanité simplement pour assouvir leur soif de pouvoir. Chacun tente de tirer un bout de la couverture à lui mais il n’y a pas de volonté centralisée. Au fond, je pense que les humains sont tous convaincus d’agir pour le bien-être général. C’est toute l’humanité qui est responsable.

Nous arrivons devant la porte d’immeuble. Une ampoule blafarde tente de trouer l’obscurité moite de la rue. Elle acquiesce :

– Ton hypothèse n’est pas impossible. C’est même le pire scénario envisageable.

– Pourquoi le pire ?

Elle sort une vieille clé en métal et ouvre la porte. D’un geste, elle m’invite à entrer :

– Parce qu’alors ce n’est plus un petit groupe de corrompus qu’il nous faudrait combattre. Mais l’humanité toute entière !

Eva referme la porte derrière moi et m’attire dans une pièce du rez-de-chaussée. De surprise, je manque de tomber à la renverse tandis qu’elle me susurre à l’oreille :

– Bienvenue dans la rébellion !

Devant moi se dresse Georges Farreck, le grand, l'immense Georges Farreck, l'étoile d'Hollywood, l'archétype de la virilité tendre et romantique dans tous les blockbusters de cette dernière décennie. Georges Farreck, l'homme par qui j'ai découvert mon homosexualité. Georges Farreck sur l'image de qui je me suis masturbé durant toute mon adolescence. Georges Farreck, l'idéal masculin de toute une génération. Georges Farreck, l'homme dont les sites torche-culs se délectent à la moindre de ses incartades amoureuses. Georges Farreck, quoi !

– Bonjour Nellio.

Ma pomme d'Adam devient un sac de gravier qui me déchire la gorge en un incontrôlable mouvement de va-et-vient. Mes lèvres sont sèches, je secoue la tête. « Bonjour, je me suis beaucoup branlé sur vos films » me semble une bien piètre entrée en matière.

– Bon... jour...

De vieux réflexes prépubères sont sur le point de faire naître une érection. Alerte ! Les glandes explosent ! Mais, bon sang, c'est un homme comme un autre. Il me regarde, s'approche de moi. C'est Georges Farreck et il

tient son visage à quelques centimètres du mien ! Eva éclate de rire.

— Regarde Nellio, regarde bien. Je sais ce que tu ressens.

Il me saisit la main. Mon cœur s'arrête, mon sexe se tord douloureusement dans mon pantalon. Doucement, il amène mes doigts dans ses cheveux, sur certains endroits de son visage.

— Regarde avec tes yeux, ton intelligence pas avec tes souvenirs ni tes sentiments.

Les cheveux sont grisonnants, irréguliers. Des pellicules s'effritent entre mes doigts. Près des paupières, de minuscules cicatrices disgracieuses témoignent des nombreuses retouches chirurgicales. Je découvre avec étonnement un léger strabisme. Par endroit, la peau est constellée d'irrégularités, de petites rougeurs. Je recule, effrayé.

— Vous n'êtes pas Georges Farreck ?

— Si, je suis Georges Farreck. L'humain appelé Georges Farreck. Acteur de profession et, accessoirement, très riche. Mais je ne suis pas le Georges Farreck que tu connais au visage lisse, parfait, celui qui n'apparaît que maquillé et retouché par ordinateur. Je ne suis pas le

fantasme dont les publicités te martèlent le crâne. Ces publicités qui ont pris le contrôle de tes émotions, de tes glandes afin que tu dépenses ton argent dans n'importe quel film auquel je suis lié.

– Ou du café...

– Oui, il y a cette marque de café dont je suis l'égérie. Enfin, est-ce encore moi ? Ou est-ce un Georges Farreck auquel j'ai servi de modèle ?

– Mais pourquoi êtes-vous ici ? Comment connaissez-vous mon nom ?

Il me propose de prendre une chaise et se laisse lui-même tomber dans un fauteuil du salon avant de croiser ses jambes en une gestuelle élégante, calculée, presque chorégraphiée. Ses bras s'écartent sur les accoudoirs et un sourire ravageur se dessine sur son visage. Pas de doute, c'est Georges Farreck. Malgré ce qu'il vient de me dire, je me mords la lèvre inférieure et ferme les yeux. Georges Farreck !

– Cela fait longtemps que nous cherchons quelqu'un comme toi. Tu dois te douter que coordonner les résultats de dizaines d'équipes de chercheurs universitaires tout en gardant l'objectif ultime secret est un travail titanique qui coûte très cher. Cela n'aurait pas été possible sans le soutien d'une personne ou d'une organisation extrêmement riche, quelqu'un qui profite du sys-

tème mais qui, malgré tout, souhaite le changer. Ce généreux mécène, c'est moi !

Eva nous interrompt :

— Lorsque vous aurez fini de vous peloter et de vous lancer des œillades dans les fauteuils, on pourrait peut-être se mettre au travail ?

Elle est toujours aussi belle mais ses sourcils sur le point de se rejoindre semblent indiquer une contrariété. Je ne résiste pas et lui lance :

— Jalouse ? De moi ou de lui ?

Georges Farreck éclate de rire. Un rire franc et puissant qui me glisse le long de la nuque comme une coulée de cire chaude. Eva inspire profondément, faisant poindre ses petits seins sous son t-shirt. Curieusement, l'overdose de stimulation sexuelle semble s'annuler, s'équilibrer. Alors que mes gonades se battent en duel pour savoir qui de Georges ou d'Eva est le plus attirant, ma curiosité reprend le dessus.

— Au fond, je ne sais même pas pourquoi je suis là. Peut-être auriez-vous la bonté de m'expliquer à quoi rime toute cette histoire de rébellion ? Et puis, qu'est-ce qui vous prouve que je ne vais pas vous trahir ?

— Pas de soucis à ce niveau, me réplique Georges. Tu es quelqu'un de très actif sur les réseaux sociaux. Une

de mes sociétés de production a envoyé aux services secrets une requête disant que tu étais soupçonné d'être en mesure de pirater mes films et demandant ton profil psychologique détaillé afin de préparer une mise en demeure préventive.

– Préventive ?

– Oui, une lettre menaçante disant que nous savions que tu n'avais pas encore piraté mais que tu étais capable de le faire et que tu étais dans notre collimateur.

– Mais c'est illégal pour une société privée d'obtenir un profil psychologique sans arrêt judiciaire !

– Oui, et alors ? Le département des renseignements coûte effroyablement chers. Le gouvernement le rentabilise en offrant ses services aux entreprises privées. Mais attention, pour respecter la loi à la lettre, les entreprises privées en question ont toujours un politicien élu dans leur conseil d'administration. De cette manière, il n'y a pas vente des données mais « synergie entre le public et le privé sous la responsabilité d'un représentant élu ». Enfin, bref, le plus important c'est que parmi tous les candidats que nous avons explorés, tu étais le plus loyal, sensible à notre cause et compétent techniquement.

– Mais de quelle cause parlez-vous exactement ?

Eva, qui était restée debout, me fait un signe de la main m'invitant à la suivre. Elle ouvre une porte qui donne

sur un enchevêtrement de câbles. Quelques moniteurs éclairent la pièce d'une lueur blafarde. Un rack de serveurs clignote en une psychédélique sarabande. La surface des tables a disparu sous les claviers poisseux, les gobelets de café stratifiés et les improbables feuilles de notes. Je saisis, entre le pouce et l'index, une tasse en papier dont le premier usage doit probablement remonter au crétacé inférieur. Je la lève avec un clin d'œil vers Georges :

– Quoi d'autre ?

En réponse, il jette un regard désespéré à Eva. De concert, ils décident de faire comme s'ils n'avaient rien entendu. Se prendre un bide avec Georges Farreck : achievement unlocked. Eva retire la housse de ce que je reconnais comme étant un microscope électronique. Je siffle entre mes dents :

– Joli labo. Pour la déco, on dirait ma chambre. Vous n'avez pas un accélérateur de particules caché sous une table ?

Sans prendre la peine de me répondre, Eva dispose différentes poudres sur une surface plane parfaitement protégée et isolée du capharnaüm ambiant. Georges se tient sans rien dire derrière moi, les poings sur les hanches.

– Là, je dispose tout simplement une infime quantité

de matériaux de base : du fer, de l'or, du cuivre, du silicium. Pas besoin que ce soit pur mais, dans un premier temps, c'est plus facile.

Elle déplace l'objectif du microscope, pianote sur un clavier. Une image apparaît sur un moniteur : la surface plane, agrandie des millions de fois. Eva ouvre un tiroir, une épaisse fumée en sort.

– Un accélérateur de particules, peut-être pas. Mais bien un frigo à azote liquide.

Sans un instant d'hésitation, elle enfile un épais gant, se saisit d'une petite pipette et dépose une goutte de liquide avant de le ranger et de refermer le container frigorifique. Sur l'écran, j'aperçois un point noir un peu trouble.

– Des centaines de scientifiques ont contribué, sans le savoir, à ce résultat. Ce que tu vois mesure un millier d'atomes ou à peine plus. C'est plus petit qu'une bactérie.

En quelques clics, elle règle la mise au point. Effectivement, une forme oblongue se précise. Une forme qui se déplace et qui entre en contact avec les matériaux saupoudrés par Eva. La frontière entre la forme et le matériau se fait floue.



– Il arrache des atomes, murmure Eva. Vas-y mon petit, vas-y !

L'étrangeté de ma situation me frappe. Je me tiens à côté d'une des plus grandes stars du cinéma en train de regarder la femme dont je suis éperdument amoureux, toujours affublée d'un maquillage anti-reco, encourager un assemblage d'atomes comme un chien à qui on aurait appris à faire le beau. J'avoue ne pas voir l'intérêt de tout cela jusqu'au moment où...

– Mais il grossit ! m'écrié-je.

– Non Nellio, regarde bien.

Je retiens mon souffle. Sur l'écran, le point noir me semble avoir presque doublé de surface mais je réalise qu'il s'agit de deux formes distinctes, deux formes parfaitement identiques qui commencent toutes les deux à s'attaquer au matériau restant. Je pousse un petit cri de surprise :

– Il s'est dupliqué !

– Disons plutôt qu'il a imprimé une copie de lui-même. C'est un peu différent. La duplication fait penser à une forme de mitose, ce n'est pas le cas ici.

– Mais c'est quoi ce projet ? Quel est votre objectif ? Quel rapport avec moi ?

La voix de Georges s'élève dans mon dos :

– C'est ce que nous appelons le projet von Neumann. Et c'est à ce stade que nous avons besoin de toi !

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# Travail

Saisir, assembler, visser. Saisir, assembler, visser. Mon esprit se vide et s'éteint tandis que mes mains répètent inlassablement la lancinante et éternelle sarabande. Saisir, assembler, visser. Saisir..., saisir... Le rythme fléchit, je tourne la tête pour comprendre l'origine de ce ralentissement impromptu. Un liquide brunâtre et grumeleux coule le long des jambes de 647. Elle s'est chié dessus. Pourtant, on a trois minutes toutes les quatre heures pour aller au trou. Elle n'a pas tenu. Elle s'est déconcentrée, les pièces s'accumulent sur son poste.

Elle est à portée de mon bras, je pourrais l'aider. C'est risqué. Les gardes n'apprécient pas l'entraide. Mais, au niveau six, 612 tente de nous l'inculquer. Tout le monde l'appelle le vieux, il nous apprend les mots, les pensées, la solidarité. Mais grouille-toi 647, tu vas mettre toute la production en retard. Ils vont nous couper la nourriture pendant trois jours. Sans compter que ta merde va attirer les insectes. Ceux qui rampent le long des jambes et dans les gamelles et ceux qui volent en faisant du bruit. Je ne les aime pas, ils ne cessent de vouloir me ronger les yeux. Tant pis pour 647. Je vais la dénoncer. Le niveau six va me passer à tabac mais les gardiens me donneront peut-être une double ration. Voire, un jour qui sait, me faire monter en grade.

Je prends une inspiration et j'appuie sur le bouton d'appel sous la table de travail. Cela fait vingt ans que le vieux est enchaîné au montage, sans espoir de promotion autre que l'éjection. Si ses idées sont belles, elles ne mènent pas très loin. Moi, j'ai de l'ambition. D'aussi loin que je me souviene, j'ai toujours voulu grimper, m'en sortir. Je suis différent, tant pis pour le vieux.

À la pouponnière, j'ai dénoncé à un gardien, sans vraiment comprendre la portée de mon geste, le fait que notre instructeur de montage nous racontait des histoires et nous enseignait « l'extérieur ». Il a été éjecté.

Cela m'a fait comprendre que je détenais un pouvoir. Les gardiens sont des dieux, intouchables, omniscients, omnipotents. Mais moi, enfant chétif, j'en avais détruit un sans presque y penser. Les autres enfants m'ont battu. On ne démontre pas impunément à un esclave qu'il n'est pas aussi impuissant qu'il aimerait l'être, qu'il est en partie responsable de son propre malheur. J'ai gardé mon pouvoir secret, enfoui au plus profond de mon esprit. Je sais que je ne dois m'en servir qu'avec parcimonie, attendre l'occasion parfaite.

Je regarde 647. Elle tient à deux mains son gros ventre gonflé et hurle. Du sang coule entre ses jambes. Elle est en train de pondre un petit ! Pas maintenant ! Elle va foutre en l'air le planning de production ! Je presse furieusement le bouton mais le garde n'arrive pas. Deux autres niveau six ont étendu 647. Le vieux est là et lui écarte les jambes. Une tête minuscule apparaît. Parfois, je me dis que moi aussi je suis sorti du ventre d'une femme comme 647. Le vieux dit qu'on l'appelle « la mère ». Ma mère est peut-être encore vivante. Peut-être est-ce 647. Non, elle est trop jeune. Et puis, de toutes façons, quelle importance ?

Deux gardes arrivent. Ils donnent des coups de matraque, par réflexe et par habitude. L'état de 647 leur arrache un grognement. Ils la saisissent par les jambes

avant de la traîner jusqu'au couloir du médi-garde. Ses hurlements se mêlent au fracas des machines et aux habituels gémissements. Je crie à l'adresse du niveau six: « On reprend ! On va se faire punir ! »

Tous se tournent vers le vieux. Ses lèvres frémissent comme s'il allait dire quelque chose. Mais il baisse les yeux et empoigne machinalement une pièce sur le tapis roulant. C'est le signal. Comme un seul homme, le niveau six se remet au travail. Saisir, assembler, visser. Ils sont lents. Saisir, assembler, visser. Je vaut mieux que ça.

– 689 ! 689 ! Au rapport !

689 ? C'est moi ! Surprises dans leur hypnotique mouvement, mes mains restent un instant suspendues en l'air. Un garde s'approche de moi. C'est G12, un sadique.

– T'es sourd raclure de chiotte ? Au rapport !

Par réflexe, je me plie en deux sous la matraque mais je n'ai presque pas mal. Le coup a été léger, venant de G12, c'est presque une caresse. Je me lève et lâche mon travail. Tout le niveau six me fixe intensément. Cette nuit, ils vont me battre. G12 me crache au visage.

– Avance, sous-merde !

Je fixe intensément mes chaussures et le suis à travers le couloir. Des cris nous parviennent.

– Mon bébé, mon bébé, pitié !

C'est 647. Son corps est tâché de sang et de merde, son visage ruisselle de larmes, sa bouche se tord en un rictus de douleur. Pourtant, personne ne la frappe.

– Mon bébé, je vous en supplie. S'il-vous-plaît !

Un médi-garde, reconnaissable à sa blouse couleur blanc sanguinolent, s'adresse aux deux gardiens. D'une main, il tient une masse de chair rosâtre.

– Emmenez-la à son poste. Elle peut reprendre le travail.

647 est traînée en hurlant. Elle se tord en se jetant à genoux. Un garde lui envoie un violent coup de pied dans les seins.

– Salope ! Ça fait deux heures que tu as quitté le travail et tu continues à vouloir tirer au flanc !

J'aperçois alors F1, le chef des gardes. Je me souviens l'avoir vu deux fois s'adresser directement à un travailleur. Un frisson me parcourt l'échine, je prie pour ne pas être le troisième. C'est un dieu, une brute épaisse et puissante. D'une voix sourde, il lance au médi-garde :

– Alors ? Viable ?



- Il respire, répond ce dernier en examinant le petit corps poisseux qui s’agite dans ses bras. Il peut vivre.
- Assez pour être productif ? Nous avons des impératifs de rentabilité. Pas question d’élever un gringalet qui va nous claquer dans les doigts à la puberté.
- Je ne peux pas offrir de garanties. Il est limite.
- Alors jette, on a beaucoup de naissances pour le moment.

Sans un regard, le médi-garde jette l’informe amas dans le trou à excrément. F1 se tourne vers le garde qui m’escorte.

- Et lui, c’est quoi ?
- C’est 689. Le seul du niveau six qui sonne. Loyal et il tient le rythme. On a justement besoin d’un barreur au niveau six.
- Mmmm, on va le mettre à l’épreuve. G17, G19 ! Venez par ici. Cassez-moi cette racaille. Vous avez un quart d’heure de libre sur lui. On verra jusqu’où va sa loyauté.

Un sourire cruel éclaire leur faciès. Un quart d’heure ! Les distractions sont rares pour les gardes. L’un m’empoigne les cheveux et me jette à ses pieds. Sur un rythme lancinant, il tape mon front sur le sol humide et froid. Les coups résonnent dans ma tête comme un mécanisme lointain, une production rythmée par les

éclairs de douleur. Les douleurs, je les connais si bien, compagnes indissociables de ma vie et de mon enfance. Elles me parlent, me bercent, me consolent. Il y a la violente, la brusque, la flamme qui coupe le souffle comme une botte dans les testicules. Il y a la hurlante, celle qui ravage et brûle comme une longue décharge électrique. Il y a la sourde, qui m'aide à me traîner sur un coin de sol humide pour mes quatre heures de nuit. Enfin, il y a la grondante, celle qui bloque ma gorge et gonfle mes paupières tout en m'accompagnant dans les lambeaux de sommeil.

G17 et G19 me traînent et m'enfoncent la tête dans le trou à excréments. Dans un éclair de douleur, entre deux larmes de sang, j'entraperçois la forme rose qui bouge et qui crie. L'odeur est effroyable, mon estomac se révulse. J'enfouis les cris du tas de chair sous mon vomi. Des mains hilares arrachent mon pantalon. Je sens l'extrémité d'une matraque qui fouille et cherche à s'enfoncer dans mon anus.

Un quart d'heure. Je dois tenir un quart d'heure. Je me concentre sur l'idée, sur la phrase que j'ai entendue : ils ont besoin d'un barreur. Je vais devenir barreur du niveau six. Plus qu'un simple travailleur, barreur. Le vieux va en baver. Je vais grimper les échelons. D'abord barreur et puis...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# Réseau

– Georges Farreck ? Arrête Nellio, tu déconnes !

La chambre est étroite, minuscule. L'entassement de câbles et de matériel électronique donnerait à n'importe quel télé-passif un écrasant sentiment de claustrophobie. Mais pour les geeks comme Max et moi, la pièce est au contraire chaleureuse, rassurante. Seule source de lumière, la fenêtre polarisée donne l'impression d'une porte vers l'immeuble d'en face. Je n'aurais qu'à tendre le bras pour le toucher, qu'à prendre mon élan pour passer d'un balcon à l'autre. Effet d'optique trompeur qui m'enverrait réasphalter

la ruelle quatre-vingt-trois étages plus bas, comme le font régulièrement des adolescents qui découvrent, un peu trop tard, la différence entre les lois de Newton et la physique hollywoodienne.

— T'es certain d'avoir coupé toutes les sources de streaming ? Je te l'avoue franchement, j'ai peur ! Je pense que je suis embarqué dans une histoire qui me dépasse.

— Nellio, depuis combien de temps se connaît-on ? Tout est blindé ! J'ai tapissé la chambre d'un maillage Faraday. Si je coupe le routeur principal, plus rien ne passe. Je te rappelle que j'administre un nœud Tor2 et que j'ai tout intérêt à faire profil bas.

Il a raison. Trois mois déjà depuis que j'ai été embauché par une société écran appartenant à Georges Farreck et j'en deviens paranoïaque. En réalité, je ne travaille qu'avec Eva. Sur l'organigramme officiel, elle est ma directrice marketing. Amusant. Je suis tenu au secret le plus strict. Mais Max, ce n'est pas pareil. Si je ne peux plus lui faire confiance, alors autant arrêter tout de suite ce cirque et se jeter du balcon. Max, c'est mon mentor, mon frère virtuel. Sauf pour la coupe de cheveux. La crête d'Iroquois, même courte, c'est dépassé depuis près d'un siècle.

– J’ai peur Max ! Je ne comprends pas la raison de ce secret. Ce que nous faisons est extraordinaire d’un point de vue technologique. À partir d’atomes, nous pourrions un jour être en mesure de recréer n’importe quel objet, y compris de la nourriture ! Le recyclage ultime ! Pourquoi se cacher ?

– Quelle naïveté, Nellio ! Te rends-tu compte des intérêts en jeu pour les producteurs actuels ?

– Et bien les usines de la zone industrielle sont déjà entièrement automatisées, non ? Après tout, ce n’est qu’une étape supplémentaire, une optimisation.

– Chaque optimisation de l’humanité revient à rendre inutile un travail jusqu’alors exercé par un humain. Cela crée une friction de la part de tous ceux qui vont voir leur vie bouleversée par ce changement. Et cela même si cette transformation est éminemment positive ! Le changement est perçu comme une agression. La souffrance continue est bien plus tolérable que la guérison car cette dernière implique d’affronter la nouveauté, la crainte d’une rechute. Ces sentiments sont habituellement inhibés par la douleur. Délivre l’homme de la douleur et il découvre la pensée. Une pensée que bien peu sont prêts à affronter. Souviens-toi de la difficulté de la réforme des armées ! Les pays fusionnent ? La terre devient une seule et unique fédération ? La guerre disparaît totalement, une Pax Univer-

salis s'instaure. Et qui s'en désole ? Les militaires, qui n'auront plus le loisir de jouer à s'entre-tuer. Les vétérans qui ne veulent pas accepter l'absurdité de leur souffrance et qui, malgré ce qu'ils ont enduré, préfèrent plonger l'humanité dans le carnage plutôt que de reconnaître le vain sacrifice qui fut le leur. Et encore, je ne parle pas de ceux qui ont construit leur pouvoir sur la situation actuelle !

— Mais dans le cas présent, quels sont les intérêts à l'œuvre ?

— Les usines, dont nous savons si peu de choses. Sans compter le conglomérat de l'intertube ! Une infrastructure mondiale mise en place depuis des décennies et qui deviendrait obsolète avant même son inauguration ? Ce serait une insulte jetée à la figure de tous ces pseudos visionnaires, ces riches décideurs.

— Ça existe encore ce projet d'intertube ? Il a pris tellement de retard, je pensais qu'il ne s'agissait que d'arguties entre politiciens. Je ne pense pas le voir un jour réellement mis en œuvre !

— Détrompe-toi ! J'ai assisté à une démonstration grâce à un contact dans le conseil municipal. La zone industrielle est déjà entièrement équipée pour l'envoi. Les tuyaux récepteurs ne sont actifs que dans quelques mégapoles pilotes mais c'est assez impressionnant. Tu commandes ton produit sur le net, il est automatique-

ment extrait du dépôt le plus proche et est routé à travers les tubes souterrains jusqu'à ton immeuble. Les nouvelles constructions seront d'ailleurs équipées de récepteurs dans chaque appartement.

– C'est rapide ?

– La majeure partie du tubage se fait sous vide avec propulsion magnétique. Dans la plupart des cas, tu es livré en moins d'une heure. Ce qui ne plait guère au lobby des auto-transporteurs. Ils ont fini par capituler mais on leur doit quand même une bonne dizaine d'années de retard. Bref, le paroxysme de l'efficacité selon le capitalisme moderne.

La mise en place de l'intertube fait partie de ces sujets récurrents qui occupent tellement les discussions qu'ils en deviennent abstraits, une Arlésienne politique qui engouffre les budgets, qui suscite de nombreuses discussions financières d'où les ingénieurs ont été subtilement exclus. Mais Max vient de raviver mon intérêt. Le fait qu'un projet confisqué par les politiques puisse devenir une réalité me semble particulièrement incongru.

– Cela a l'air génial !

– ... me dit le mec qui bosse sur l'impression atomique. Est-ce que tu te rends compte du gouffre qui te sépare des politiciens et autres financiers ? Tu es en train de construire une fusée interstellaire à l'heure où nos élus



se targuent de faire voler un cerf-volant ! Tu construis la Sagrada Familia à côté de huttes en torchis qui font la fierté de brutes à peine sorties de la préhistoire.

– À vrai dire, je me fous un peu de toutes ces considérations Max. Ce qui me fait peur c'est ce qui est arrivé aux autres.

– Quels autres ?

– Tu penses bien qu'Eva n'avait pas tout créé toute seule. Des dizaines de génies ont développé des outils, des modèles. J'ai récupéré un algo qui me permet de faire le mapping d'une structure atomique avec un scanner multi-modal et de le compresser efficacement en quelques gigaoctets.

J'attrape un relief de repas qui traîne dans un emballage en polystyrène. Une mouche, dérangée en plein festin, s'envole d'exaspération.

– Je te fais tenir dix hamburgers dans une simple carte mémoire. Mais je n'y suis pour rien. Je n'ai eu qu'à connecter les différentes pièces du puzzle.

– C'est extraordinaire !

– Sauf que chaque contributeur est décédé de mort violente. J'ai pu retracer les noms et l'historique. Une fois leur contribution achevée, leur taxi fait une embardée, un gang de délinquants les agresse, un drone s'écrase par accident sur leur chemin ou un court-circuit dans...

Max m'interrompt d'un geste de la main.

– Une seconde, tu veux dire que Georges Farreck serait...

– Georges Farreck ? Non ! Quel serait son intérêt ? Il est riche, puissant et il prend des risques. C'est lui le principal commanditaire. Mais il y a Eva. Elle est une des premières participantes du projet. Elle est toujours indemne.

– Quoi ? Mais bon sang Nellio, tu es bleu de cette nana ! Ne me dis pas que tu es en train de me faire une crise de parano parce qu'elle a repoussé tes avances !

– Elle ne m'attire plus. Peut-être les pubs n'ont-elles qu'un effet temporaire ? Elle me fait peur.

Max réfléchit. Il prend son ordinateur, un vieux combiné écran-clavier bardé d'autocollants qui, malgré son âge, garde la cote dans les communautés underground. Il tapote quelque chose.

– Nellio, je pense que ce que tu fais est vraiment important. Un jour, tu risques d'avoir fichtrement besoin d'aide. Genre un vrai coup de pouce pour te sauver les miches. Si tu te trouves dans une merde noire, incapable de surnager plus longtemps, esseulé, trouve-toi une connexion Tor2 sécurisée et connecte-toi sur IRC ! Tiens, voilà l'adresse du chan !

Il me tend un bout de papier où est griffonnée, au crayon, la phrase « Clé Wifi maman » suivi d'une longue série hexadécimale.

– La clé hexa est l'adresse du chan, en rot13. Il y a cet op, FatNerdz. Tu le contactes en privé et il pourra t'aider.

– Tu le connais ? En quoi puis-je lui faire confiance ?

– Personne ne l'a jamais vu. Il doit probablement vivre complètement reclus dans une cabane ou un bunker en Helvétie fasciste. Mais je peux te garantir que, sans lui, je serais probablement en train de me débattre sous les traitements électriques anti-terroristes. D'ailleurs, je vais te le prouver ! Fais attention à ce que tu dis, je rebranche le routeur.

Il appuie sur un interrupteur. Les ampoules du plafond s'allument, les lumières commencent à clignoter sur les équipements connectés. Une publicité apparaît dans mon champ de vision, le réseau est revenu. Max pianote sur son portable. Les lignes défilent.

– Salut FatNerdz, t'es dispo ?

– Salut mec, 'sup ?

– Je cherche des infos sur le profil psychologique d'une nana. Je sais pas si je peux lui faire confiance. Officiellement enregistrée sous le nom de Eva...

Max se tourne vers moi : « C'est quoi son nom de famille ? » Je le lui dis, Max l'encode. L'écran semble

s'arrêter. Pas de réponse.

– FatNerdz: ping

– Sorry mec, j'étais occupé. Bien reçu ta requête, je te transmets son profil dès que je l'ai.

Refermant son antique laptop, Max se tourne vers moi.

– Et voilà. Bon, c'est mieux qu'on en reste là. Je t'appelle dès que j'ai la réponse.

Alors que l'ascenseur me projette vers le sol à la vitesse d'une balle de fusil, je tente de mettre de l'ordre dans mes sentiments. J'ai menti à Max. Eva ne me laisse pas indifférent. J'essaie, tant bien que mal, de faire la part des choses. La phrase de Georges résonne dans mes oreilles : « Regarde avec tes yeux, ton intelligence; pas avec tes souvenirs ni tes sentiments. » À l'extérieur, la ruelle est sombre, encombrée de taxis, de télé-passifs et de vendeurs à la sauvette. Sale quartier. Un bruit sourd, violent. Mon estomac se retourne, mes tympans sifflent, des hurlements. Je suis au sol, abasourdi, le nez dans un flaqué aux relents infâmes. Mon cerveau bourdonne, des pieds m'écrasent, des corps s'enfuient. Une explosion ! Il y en a souvent dans ce quartier. Équipement vieillot, peu entretenu. Grands risques de courts-circuits. Des débris épars tombent, des vendeurs s'abritent. Court-circuits dans... Non ! Je lève les

yeux. Là-haut, une fumée épaisse s'élève d'une fenêtre du quatre-vingt-troisième étage. Max !

## Chapitre

# Progrès

Mes mains tremblent. Je tente de soutenir le regard d'Eva mais mes yeux glissent lentement sur son cou, sa poitrine à peine apparente, la courbe de ses hanches. Je suis essoufflé, vidé, choqué. Mes vêtements poisseux puent la mort, la sueur et la peur. Comme un mort vivant, je me tiens dans l'entrée de notre laboratoire.

— Nellio ? Ça va ?

Son sourire est engageant, neutre. Si elle est étonnée de me voir survivre à l'attentat, elle n'en laisse rien paraître. Quelle comédienne ! Du grand art !

— Nellio ? Tu as l'air d'avoir couru un marathon et tu es couvert de poussière. Tu es sûr que tout va bien ?

Elle doit continuer à ignorer que je sais. Elle doit me croire indispensable à la suite du projet. Elle doit payer pour Max. Je la hais. Mais pourquoi est-elle si belle, si séduisante ? Son regard innocent, son empressement si naturel à mon égard.

— Ça va ! grommelé-je.

Ça va ! Doux euphémisme du monde moderne, onomatopée vidée de son sens par des générations d'organismes forcés de se côtoyer dans les étroits espaces citadins. Ça va ? Question qui n'attend aucune réponse, rite poli, presque liturgique qui signifie « Sur-tout, ne me réponds pas ! Accaparé par ma vie, je n'ai que faire de la tienne. De toute façon, si tu réponds, je ne l'entendrai probablement même pas. » « Ça va ! » répondra l'humain civilisé à qui s'adressait l'incantation initiale. J'ai compris, je garde ma vie pour moi.

Ça va ! Je viens de voir exploser l'appartement de mon meilleur ami. J'ai couru à travers les rues, persuadé de voir des drones à ma poursuite. La panique m'a fait plonger dans un caniveau, hébété. Il m'a fallu plusieurs heures pour réaliser que je ne pouvais t'échapper, que je devais te donner le change si je voulais avoir une

chance de sauver ma peau. Je te déteste, j'ai envie de toi. Ça va!

– Au fait, Georges nous attend dans son appartement. Il voudrait nous montrer quelque chose. Je crois qu'il est très content de nous.

Elle s'approche, sensuelle. Tandis que sa main me caresse l'épaule, son visage murmure :

– Moi aussi je suis content de nous. Je suis fière de toi Nellio.

Ses lèvres se tendent vers moi, suspendues dans une fraction d'instant. Son désir est perceptible, palpable. Devant mes yeux dansent les débris de l'explosion. Max ! Je repousse, d'un geste sec, la meurtrière de mon meilleur ami. Ma voix est rauque, agressive.

– Et bien allons-y ! Je te suis !

Nous n'avons pas quitté la ville mais je suis dans un autre univers. Les routes sont peut-être un peu plus larges. Les bâtiments un peu plus modernes. Les trottoirs un peu plus propres. Les vendeurs ont été remplacés par des milices privées. Bienvenue dans les quartiers riches ! Un garde nous scanne à l'entrée de l'immeuble. L'ascenseur s'ouvre, il ne comporte aucun bouton. Le gardien l'a programmé selon notre destination. Du moins, je l'espère... Les portes se ferment sur ce



qui pourrait être mon cercueil. Cynique, je regarde Eva et lui lance :

– Alors, c’est fini la petite mascarade paranoïaque ?

– Que veux-tu dire ?

– Et bien oui : on se laisse scanner, on oublie le maquillage anti-reco. Tu te foutais de ma gueule pendant tout ce temps ? Tout ça c’était du cinéma pour épater le pauvre et naïf Nellio ? Au secours, un auto-taxi ! Laisse-moi me jeter dans tes bras et t’embrasser goulûment avant de te repousser !

– Mais... non ! Ici nous allons voir notre patron. C’est une visite officielle inscrite dans nos agendas publics. Rien qui ne pourrait attirer l’attention du gouvernement. Tu crois que tu rentrerais dans un immeuble de riches avec un maquillage anti-reco toi ? Voyons Nellio, sois un peu réaliste !

– Justement, je suis réaliste.

Sans aménité, j’écarte la main qu’elle a posé sur mon bras.

– Nellio... Tu es bizarre ! Seraient-ils entrés en contact avec toi ? Que t’ont-ils dit à mon sujet ? Ne crois rien ! Je te jure que tout est faux, ils essaient de te manipuler !

Je la regarde, étonné :

– Mais de qui parles-tu ?

La porte de l'ascenseur s'ouvre sur un grand salon dallé de blanc. Une gigantesque verrière donne sur les toits de la ville. Le soleil se couche, la vue est magnifique. Georges se tourne vers nous.

– Eva ! Oh, Nellio ! Bienvenue. Entrez !

Il s'approche d'une petite table en verre où se trouvent une carafe en cristal pleine d'un liquide ambré et deux verres. Il les remplit et nous les sert avant de claquer dans les doigts. Une jeune femme apparaît de nulle part, comme par magie.

– J'avais dit trois verres. Pouvez-vous apporter le troisième ?

– Tout de suite monsieur.

La soubrette s'éclipse une seconde et apporte l'objet demandé. Georges la remercie avant de se servir une rasade. Il tend son verre vers nous.

– À notre entreprise ! À nos succès futurs !

Cet espace, ce luxe simple et confortable sans être tapageur me mettent mal à l'aise. Je repense à l'étroit appartement de Max. Georges sourit, son regard me transperce l'âme. Il tente de nous détendre avec quelques banalités que je n'écoute pas, obnubilé par le décor. D'un geste joyeux, il repose son verre en faisant claquer sa langue. Je n'ai pas touché au mien.

– Mais je ne vous ai pas fait venir pour parler de la pluie et du beau temps. Regardez !

Un grand bureau fait face à la verrière. Plusieurs ordinateurs clignotent. Une sorte d'aquarium translucide semble être rempli d'un liquide métallique.

– Nellio, tes équations structurelles sont remarquables.

Eva regarde le liquide :

– Georges... Tu as donc réussi à stabiliser la génération spontanée ?

– Non Eva, je n'ai fait que reprendre le matériel dans le labo. C'est à Nellio que nous devons ce succès !

Eva se tourne vers moi, elle a les yeux qui pétillent. Sa joie semble sincère, elle a oublié la rebuffade que je lui ai infligée.

– Nellio, c'est incroyable !

Abasourdi, je tente de reprendre mes esprits. Il s'est passé tant de choses aujourd'hui. Georges me prend le verre des mains et le pose sur la table d'un scanner multi-modal assez standard, à peine plus perfectionné que celui du labo. Il tape une commande sur l'ordinateur. Rien ne se passe si ce n'est des lignes blanches qui défilent sur fond noir dans lesquelles je

reconnais mon logiciel.

– L’interface utilisateur n’est pas mon fort, fais-je peu convaincu.

Georges n’a pas répondu. Il lance une deuxième commande.

– C’est l’instant de vérité !

Il s’écarte et nous restons immobiles, le souffle coupé, à regarder le bassin métallique. Un remous agite le liquide, le mouvement se fait de plus en plus rapide. Des bulles se forment et rétrécissent. On dirait un processus d’ébullition inversé.

– Il capte les molécules de l’air ambiant, murmure Eva.

– Est-ce qu’il ne risque pas de manquer de certaines molécules ? L’air est tellement propre et filtré ici.

Georges me jette un regard admirateur.

– Tu as raison Nellio, excellente idée !

D’un bond, il entrouvre les grandes portes vitrées. Le vent d’altitude s’engouffre dans l’appartement, gonflant les tentures décoratives. Une odeur âcre de pollution, de fumées me pique les narines. Au loin, par delà le sifflement de l’air, monte la rumeur de la ville. Je suis frappé par la vitalité de ce mélange de moteurs, de bourdonnement humain, de machines et de pales de

conditionnement d'air qui prend sa naissance une centaine d'étages plus bas, qui se nourrit et tourbillonne en escaladant les immeubles, qui grimpe aveuglément à la recherche de la liberté et des grands espaces. Il s'agit du souffle, de la respiration de ce gigantesque organisme vivant que l'on appelle « ville ». Insensible au bruit, le bouillonnement de l'aquarium est devenu intense, chaotique. Un ordinateur s'éteint soudainement.

– Merde, fait Georges. Il pompe trop de courant.

Une bourrasque de vent siffle brusquement à travers l'ouverture, m'assourdissant et renversant un écran. Eva crie de surprise, son verre explose sur le pavé blanc. Georges se précipite pour fermer la porte.

– Excusez-moi, bredouille Eva. L'émotion, je...

Elle n'achève pas sa phrase. Nous sommes tous les trois figés, les yeux rivés sur le bassin. Le liquide métallique s'est écarté, formant en son centre une sorte de cratère dans lequel repose, tranquillement, mon verre de whisky. Mon verre qui, en ce moment, est également sur la table du scanner multi-modal. Aucun doute possible, je distingue mêmes mes empreintes digitales sur la surface du récipient. Georges est le premier à réagir. Il saisit le verre et le renifle :

– Glenlivet, 12 ans d'âge. C'est bien ça !

Je bredouille faiblement :

– C'est de la magie !

– Non, soupire Georges en se retournant vers moi. C'est de la technologie. Mais j'avoue que, parfois, la frontière entre les deux est bien ténue.

Une légère sonnerie se fait entendre. Nullement surpris, Georges se dirige vers la porte de l'ascenseur à l'instant où celle-ci s'ouvre sur un personnage en costume élégant. Il n'est plus tout jeune mais fait partie de ces personnes dont on perçoit instantanément qu'elles sont bien conservées, moins par le sport et une vie saine que grâce à l'argent et la richesse. Lorsque l'on peut se payer un cuisinier, des repas bios, des massages, des petites retouches chirurgicales de temps en temps et un traitement de régénération de l'ADN, le passage du temps doit paraître moins inquiétant.

– Bonjour Georges, fait l'individu. Je te croyais seul !

– Bonjour Warren, ne t'inquiète pas. Il s'agit de deux jeunes chercheurs très prometteurs qui ont toute ma confiance. D'ailleurs, nous t'attendions, je venais de servir un quatrième verre de Whisky. Nellio, Eva, je vous présente Warren, administrateur du conglomérat de la zone industrielle.

Sans hésiter, il tend au visiteur le verre qu'il vient de sortir de notre... printeur, à défaut d'autre mot pour

décrire notre invention. Je reste un instant suffoqué par son audace et son naturel. Ce verre de whisky est historique et Georges le sert au premier visiteur venu. Constatant mon air ahuri, il m'adresse un clin d'œil complice.

Je m'approche d'Eva.

– Georges est dingue ! Ce mec aurait pu surprendre notre expérience !

Elle me regarde, d'un air légèrement hautain :

– Bien sûr que non, il n'aurait pas laissé la porte de l'ascenseur s'ouvrir !

– Mais elle est automatique, non ?

– Georges possède un neurex autrement plus perfectionné que nos gadgets. Le sien est calibré sur certains ordres précis, par exemple l'invitation à entrer. Une image de la personne est projetée dans ses lentilles. S'il a la moindre réaction de rejet ou d'hésitation, la porte se bloque et il faut l'ouvrir manuellement.

– Bref, c'est la version moderne de l'œil-de-bœuf.

– Si tu veux.

– Mais... Comment es-tu au courant de tout cela ?

Sans me répondre, elle me fait signe d'observer le nouveau venu porter le verre offert à ses lèvres. Une grimace déforme soudain ses traits. Mon cœur s'arrête de battre ! Et si notre printeur n'était tout simplement pas

au point ? Dieu sait quel liquide Georges avait offert à son invité !

– Du Glenlivet ! Bon dieu Georges, tu n’as donc aucun goût ? C’est juste bon à allumer le barbecue. Tu veux me tuer ?

– J’oubliais que monsieur est un fin connaisseur, goguenarde Georges en reposant le verre. Mais je suppose que tu n’es pas venu ici pour critiquer mes goûts.

D’un air légèrement interrogatif, Warren nous jette un regard. Georges le rassure :

– Ne t’inquiète pas, ils ont toute ma confiance.

– C’est au sujet de ta fondation pour les conditions de travail des ouvriers. C’est très joli tout ça mais ça induit des coûts qui vont se répercuter sur les ventes.

– Il faut bien que les ouvriers aient des avantages sur les télé-passifs ! J’essaie de t’aider Warren. Si tu ne cèdes pas progressivement, tu risques de voir apparaître des syndicats !

Eva semble passionnée et ne perd pas une miette de la conversation. Quant à moi, j’avoue y trouver un profond ennui. Je m’éloigne au milieu du bourdonnement des voix et m’installe dans un canapé de cuir blanc. Ce que j’avais pris pour un coussin se déplie soudain et vient se frotter contre moi. Un chat ! Il ronronne, se



frotte le museau contre mon bras.

– Salut minou !

D'autorité, il plante ses griffes dans mes cuisses et se met à les pétrir avec ardeur. La douleur est légère, je rigole doucement. Il pousse un bref miaulement avant de se lover entre mes deux jambes. Je suis prisonnier !

Georges s'approche de moi.

– Je vois que vous avez fait connaissance tous les deux ! Félicitations Nellio, le Roi Arthur est très exigeant quand à la qualité de ses coussins royaux. Tu es l'un des rares élus !

Je souris.

– Où est Warren ?

– Il est sorti, cela fait un moment que nous discutons et nous ne t'avons pas entendu.

– Désolé, je crois que je n'ai pas vu le temps passer.

– C'est que le Roi Arthur a utilisé sur toi sa terrible emprise spatio-temporelle ! Ses victimes sont dans un espace-temps à écoulement différé. Redoutable !

– Au fait Georges, sans vouloir être indiscret, tu me sembles bien occupé. Après notre recherche, des sociétés, j'apprends que tu présides également une fondation pour les conditions de travail dans les usines. As-tu encore le temps de tourner des films ?

Georges a l'air sincèrement surpris :

- Pourquoi faire ?
- Et bien, c'est ton métier, non ?

Il éclate de rire !

– Oh, dit-il, je croyais que tout le monde était au courant. J'ai tourné quelques segments clés dans mon jeune temps afin de construire mon book. Le reste est entièrement réalisé en simulation 3D par les techniciens. Je donne mon accord pour l'utilisation de mon image et je touche des royalties. De temps en temps, je dois tourner un nouveau segment qui n'est pas réalisable à partir de ceux existants. Cela ne prend guère plus d'une journée.

Je reste interdit.

- Mais... Les prix d'interprétation que tu as obtenus ?
- C'est la partie ennuyeuse de mon travail. Lorsque les producteurs ont décidé d'acheter un prix parce que cela fait partie de leur plan marketing, je dois me farcir la cérémonie. Pas moyen d'y échapper, c'est une des clauses de mes contrats. Mais bon, je suppose que ça fait partie du job, je n'ai pas à me plaindre.

Eva nous regarde fixement. Ses lèvres s'entrouvrent un moment, comme si elle était sur le point de dire quelque chose. Puis, prenant une décision, elle

s'approche de moi et, sans mot dire, se saisit du Roi Arthur.

S'emparer d'un chat qui dort et qui n'a pas envie de bouger n'est pas une mince affaire. Surtout si ce chat s'appelle Roi Arthur et n'a visiblement jamais connu d'autorité supérieure que celle de son bol de croquettes. Parvenir à maintenir ce chat dans le scanner multimodal durant un temps suffisant devrait relever de l'exploit impossible. Pourtant, le visage complètement impassible, la peau à peine entamée par les coups de griffes, c'est ce qu'Eva est en train de réaliser sous nos yeux ébahis. L'espace désormais constellé de poils au creux de mes cuisses n'a pas le temps de refroidir que, déjà, Eva relâche le souverain Pendragon qui, offusqué, s'en va soigner sa dignité blessée en son île d'Avalon, sous le canapé. Ni Georges ni moi n'avons élevé la moindre protestation. Eva pianote sur le clavier.

Je retiens mon souffle. Georges est paralysé, il n'ose intervenir. Eva enfonce une dernière touche et l'aquarium se met à bouillonner. De manière étonnante, le bouillonnement me semble moins intense que pour le verre de whisky. Peut-être est-ce l'habitude ? Ou le fait que l'air soit probablement saturé de poussières et de particules de chat ? Je ne peux dire

combien de temps nous sommes restés immobiles, figés jusqu'à ce que, brusquement, le liquide se stabilise. Pas le moindre remous, le moindre clapotis. Une immobilité immédiate, surnaturelle. Je me rappelle alors que notre liquide est en fait composé de milliards de nano-robots. Eva est paralysée, elle fixe le contenu de l'aquarium.

Dans le silence religieux qui s'est emparé de la pièce, les coups de langues du Roi Arthur original qui se lèche vigoureusement derrière les oreilles résonnent comme des coups de tonnerre.

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# Carrière

G12 mastique bruyamment en me regardant d'un air à la fois étonné et admiratif. Il a toujours été garde, du moins je le crois. Le concept d'ascension sociale le dépasse.

– Alors comme ça tu vas voir le grand patron ? Le contremaître en personne ?

Je ne réponds rien, je regarde humblement le bout de mes orteils. G12 me balance un coup de matraque dans l'estomac.

– Réponds quand on te cause, espèce d'enfoiré ! Ta mère t'a pas appris la politesse ? J'oubliais... Vous ne

connaissez même pas votre mère, vous les sous-merdes!

Fier d'avoir exprimé sa supériorité, il éructe un rire forcé. Je me suis légèrement plié sous l'impact mais, à part cela, je n'ai pas bougé un sourcil. C'est la première fois qu'un garde se sent obligé d'expliciter sa supériorité, de faire étalage d'une différence impalpable. Intérieurement, je souris à l'argument de G12. Malgré le rire et l'assurance forcée, il suinte la peur, l'inquiétude. Je les ai dépassés, je suis à l'étage supérieur.

Deux gardes dans un uniforme que je ne connais pas s'approchent de nous. Ils sont propres et se tiennent droits comme des planches. À leur vue, G12 s'est immédiatement mis au garde à vous. L'un deux lui adresse la parole d'une voix douce mais ferme. Les mots sont précis, assurés. Sa tête arrive à peine à hauteur du nez de G12 mais son regard est transperçant.

— C'est 689 ?

— Oui policier ! répond G12 d'une voix trop forte pour être naturelle.

— C'est bon G12. Nous nous chargeons de lui. Tu peux retourner à ton travail.

G12 ne se le fait pas dire deux fois. Je n'aurais jamais cru qu'il puisse avoir peur, qu'il respecte une quel-

conque autorité. Le policier se retourne vers moi et me fait un geste de la main :

– Viens, suis-nous !

Je reste un instant interdit. Sa voix ne comportait pas la moindre note d'agressivité. Ils n'ont même pas de matraques !

– Et bien ? Tu es sourd ? Tu veux vraiment qu'on se salue les gants pour te traîner ?

Voilà un vocabulaire que je comprends déjà mieux. Sans relever la tête, fixant obstinément le plancher, je les suis à travers des couloirs que je ne connais pas. Nous franchissons une porte. La pièce est plus lumineuse que tout ce que j'ai jamais vu. De grandes lampes m'éclairent sous plusieurs angles et déchirent mes paupières. Il n'y a plus d'ombres, plus d'endroit où se cacher. L'obscurité, mon royaume, a disparu ! Le sol est propre, dépourvu d'insectes ou de déchets. Un homme sans uniforme est assis derrière un bureau. F1 se tient à ses côtés.

– C'est l'ouvrier dont vous m'avez parlé ?

– Oui contremaître ! 689. Un excellent élément.

Le contremaître soupire.

– C'est pourtant contraire à tout le règlement de travail.



– J'en suis bien conscient, contremaître. Mais les ouvriers se reproduisent beaucoup. Nous avons de l'excédent. Par contre, nous avons de moins en moins d'arrivage de gardes. Sans compter que vous nous avez annoncé une augmentation de l'exigence de rendement. Tout cela entretient une possibilité de soulèvement. En élevant 689 à titre d'exemple, nous encourageons les autres ouvriers à se calquer sur son comportement et nous entretenons une forme d'espoir.

– Si j'ai bien compris, il a déjà été récompensé ! Il est devenu barreur !

– Barreur n'est qu'un titre de chef d'équipe. Il ne donne droit à aucun avantage si ce n'est d'imposer son propre rythme à la chaîne de production.

Derrière son bureau, l'homme semble hésiter. Levant la tête, il me scrute comme si je venais d'entrer dans la pièce. Semblant prendre une décision, il se dresse en appuyant ses deux mains sur le meuble.

– 689, est-ce que tu me comprends ?

J'hésite un instant sur la manière de répondre avant de choisir le traditionnel « chef ». Il a toujours eu un effet apaisant sur les gardiens, même les plus brutaux. D'une voix faible, je murmure :

– Oui chef.

– Nous allons te donner une chance. Une chance unique

dans l'histoire de notre usine. Mais cette chance est très fragile. À la moindre incartade, au moindre doute de notre part, tu redeviendras ouvrier. Et je n'ose imaginer ce que les autres travailleurs te feront subir si cela doit arriver. Suis-je clair ?

— Oui chef.

— Nous allons te nommer gardien. Tu seras désormais G89. F1 va te donner ton uniforme et ta matraque. La consigne est simple : les gardes reçoivent les impératifs de rendement et font en sorte que les ouvriers les respectent. Si le rendement n'est pas atteint, votre équipe n'a pas de ravitaillement. Alors, démerde-toi pour tenir la cadence !

— Oui chef.

— Autre chose : les types comme ceux qui vous ont accompagnés ici sont des policiers. Leur parole est sacrée. Si un policier t'ordonne de t'écraser la tête jusqu'à ce que mort s'ensuive, tu t'exécutes et tu ne poses pas de question. Tu leur lèches les bottes et tu leur présentes ton cul dès qu'ils le désirent. Compris ?

— Oui chef.

Amusant. Ainsi les gardiens ont leur propres gardes. Mais pourquoi F1, chef des gardiens, parle-t-il directement avec le contremaître et pas avec les policiers ? Tout cela est nouveau et plus complexe que je ne le pensais. Je n'ai pas le temps d'y réfléchir que les deux

policiers me font sortir. F1 m'accompagne et les renvoie d'un geste de la main. Brusquement, il me plaque contre un mur du couloir.

– Écoute moi bien, 689. Que les choses soient claires. Tu restes une raclure, un moins que rien. Je t'ai fait cette fleur parce que j'ai pensé que tu valais un peu mieux que les autres merdes, que tu faisais un réel effort. Mais si le rendement n'augmente pas, tu vas regretter de ne pas être resté un simple ouvrier.

Il me lâche avant de me jeter une salopette et une paire de chaussures. J'ai senti les tressaillements de sa voix. La peur. Mon super-pouvoir est à l'œuvre !

– Enfile ça, G89. Et suis moi !

Nous arrivons dans une petite pièce. Plusieurs gardiens sont affalés sur des chaises. Ils mangent, ils boivent ou regardent des écrans. D'un geste, F1 impose le silence.

– Voilà G89. Il est à présent gardien comme vous. Je compte sur vous pour en faire un exemple auprès des ouvriers.

G17 s'approche de moi et me met amicalement la main sur l'épaule. Son sourire semble sincère.

– Bienvenue dans l'équipe !

G19 me regarde, renfrogné. Il lance un crachat qui atterrit devant mes pieds. Peut-être espère-t-il que je le prenne comme une marque de mépris? Mais après tant d'années à me cracher au visage, mon super-pouvoir le force à reculer, à ne plus me toucher. Il a peur.

Nous sommes interrompus par des cris en provenance du couloir. G12 traîne le vieux sur le sol.

— Espèce de cafard dégénéré! Tu n'en as pas marre de faire perdre le rythme à toute l'équipe avec ta merde philosophique? Tu vas payer pour cet arrêt.

Sur le sol, 612 pleure, hurle, se recroqueville. Il supplie, appelle à la clémence et la bonté. G12 a dégainé sa matraque mais, d'un geste, F1 l'arrête. Il me tend une matraque. Pour la première fois de ma vie, je touche le manche de cet objet quasi-mystique, ce symbole de pouvoir dans notre univers. Un outil qui m'a déjà exploré tout le corps, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, par tous les orifices possibles. Mais que, jusqu'à présent, je n'avais jamais tenu en main. Une onde de puissance me parcourt. Je ressens une décharge électrique. F1 me regarde et me désigne un local isolé.

— À toi de jouer maintenant. Montre-nous ce dont tu es capable!

Sans un regard, la matraque dans une main, l'autre traînant le vieillard gémissant, je m'enferme dans le local. L'humidité suinte sur les murs. 612 me fait un clin d'œil.

– Bien joué, me souffle-t-il. Tu sais, nous sommes bien conscient du sacrifice que tu t'es imposé pour nous. Nous te soutenons tous dans ton projet.

– Mon projet ?

– Oui, la reconquête de notre liberté à tous. C'est extraordinaire, nous espérons tous !

Ma matraque s'est abattue. Du sang à giclé et s'écoule entre les aspérités du béton. Je tape.

– Oui, continue, souffle 612 entre deux cris de douleurs. Tu ne peux pas faire semblant. Tu dois aller jusqu'au bout. N'aie pas peur de me faire mal, je sais pourquoi tu le fais. Tu es noble. Je te comprends !

Je ne réfléchis plus. Ma matraque s'élève et s'abaisse. Je donne des coups de pieds, je hurle, je crache. J'ai perdu le compte du temps qui passe. Pauvre con 612 ! Tu ne comprendras décidément jamais rien !

## Chapitre

# Croyance

Je n'ose faire le moindre geste, je retiens ma respiration. Eva me fait signe d'approcher et je la rejoins prudemment, à pas feutrés comme si j'avais peur de bousculer les atomes d'atmosphère. Cette atmosphère qui contient à peu près tous les éléments chimiques en quantité infime mais suffisante pour imprimer la plupart des matériaux courants. Je jette un œil dans l'aquarium du printeur et étouffe un cri de surprise. Le Roi Arthur !

Il semble endormi. Doucement, j'avance une main vers son pelage. Je le caresse. Il est chaud, doux au toucher.

Mais il ne bouge pas. Je tente de le chatouiller, de le faire réagir, je lève une patte. Elle retombe inerte.

– Il est mort, murmuré-je.

– Ce corps n’a jamais été vivant, me répond Eva. Il n’est pas mort. Il s’agit tout simplement d’un assemblage d’atomes. Le printeur...

Elle s’arrête, soudainement terrifiée, comme si un diable venait de se dresser devant ses yeux exorbités. Je l’entends murmurer d’une voix à peine audible.

– Ils arrivent.

– Eva ?

Elle se reprend brusquement.

– Je disais que ce corps n’a jamais été vivant. Il lui a manqué ce petit quelque chose...

– Que veux-tu dire ?

La voix de George résonne dans mon dos.

– L’âme ! C’est bien à cela que tu penses Eva ?

Elle acquiesce en silence. L’âme ? Cela n’a aucun sens ! Georges nous tourne le dos et s’éloigne vers la cuisine. Je ne peux retenir une exclamation.

– Mais enfin Eva, qu’est-ce qui te prend ? L’âme ?

– Chut, pas si fort !

Elle agite les mains pour me faire signe de me taire. Je suis complètement déconcerté. J’ai l’impression que certains aspects de cette affaire m’échappent.

– Eva, ce que tu appelles âme n’est qu’une série de cou-

rants électriques entre des neurones.

– Nellio, je t'en prie. Restons-en là !

Je réfléchis à voix haute.

– Le printeur n'est en effet pas programmé pour analyser et reproduire un courant électrique mais..

Eva m'interrompt en m'attrapant le poignet. Elle fait apparaître un petit objet que je reconnais comme étant une carte mémoire. Cependant, les bords me semblent brillants, métalliques, comme aiguisés.

– Nellio, je sais qu'ils arrivent. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Je te supplie de me faire confiance et de ne pas poser de questions.

– Mais... Ouaïe !

D'un coup sec du pouce, elle vient de m'enfoncer la carte mémoire sous la peau. Le bord tranchant a pénétré dans le dos de ma main comme dans du beurre et s'est parfaitement glissé sous l'épiderme. Je contemple avec surprise la petite plaie suintante de sang. Rien ne permet de deviner la greffe dont je viens de faire l'objet. Une cachette parfaite.

– Écoute-moi bien Nellio, ta vie vaut désormais plus que la mienne.

De ses deux mains, elle enserre brusquement mon visage.

– Quoiqu'il puisse arriver, quoi que tu puisses voir, sauve ta peau. Ta peau, c'est notre avenir, tu com-



prends ?

Je tente de l'écarter doucement.

— Écoute Eva, nous sommes chez Georges, tout va bien, ne t'inquiète pas comme ça.

Je la vois jeter un regard angoissé vers l'ascenseur. Une lumière clignote annonçant l'ouverture prochaine des portes. Au même moment, un bruit de verre brisé nous parvient de la cuisine.

— Georges ! murmuré-je.

Je me tourne vers la baie vitrée juste à temps pour voir une forme noire. Des dizaines de formes noires. Suspendues à des câbles. Des jambes. Des bottes. Des semelles qui transpercent le vitrage, qui le déchirent et le blessent. Le fracas est assourdissant. Les formes noires sortent également de l'ascenseur, coulantes, silencieuses. J'entraperçois certaines venir de la cuisine, souples et fluides. Je distingue les épaules rembourrées, les torsos blindés, les armes tenues à bout de bras. Sur-réelle, venue de nulle part, une voix gronde et rugit, emplissant la pièce.

— Ne bougez plus, placez calmement les mains sur la tête.

Avant que le cercle des ombres ne se referme sur nous, Eva me tire par le bras et me projette dans un coin de la pièce où se trouve une fenêtre rectangulaire de la largeur d'une porte étroite. Elle lance un bras sous une

tenture décorative.

– Ne bougez plus ! ordonne la voix. Peloton, en position de tir !

Dans un feulement, une forme blanche bondit soudain de sous le divan et saute vers le visage d'une des formes noires. Toutes les armes se tournent vers le Roi Arthur et sa malheureuse victime. Profitant de la confusion, Eva me tend une mince ceinture reliée à un filin. Un harnais d'évacuation ! Bien sûr ! Les riches en ont encore dans leurs tours ! Le filin doit faire exactement la taille de l'immeuble et être relié à un enrouleur à vitesse contrôlée. Je sais également que dès les premiers signes de traction sur le câble, la vitre se désagrègera grâce à de minuscules explosions dans l'épaisseur même du verre.

– Sauve ta peau Nellio ! Fais moi confiance !

– Mais... Et toi ?

– L'âme est immortelle !

– Halte ! Rugit la voix.

Je reste interdit. Sans remuer les lèvres, Eva me chuchotte :

– Au premier coup de feu, tu sautes sans hésiter. Ne t'inquiète pas, l'âme est immortelle.

Les mains tremblantes, je contemple le baudrier que je n'aurai pas le temps d'enfiler. Je ne comprends pas ce qu'elle veut dire. Bravement, Eva s'avance vers les

hommes en armes. Policiers ? Soldats ? Milice privée ? La différence n'est de toute façon qu'une argutie juridique et les balles ont toutes le même effet sur un corps de chair et de sang.

— Attendez, supplie-t-elle, ne nous faites pas de mal ! Nous sommes innocents !

— Restez où vous êtes, gronde la voix que je devine provenir de drones équipés de haut-parleurs.

Ignorant l'injonction, Eva s'avance à travers l'appartement dévasté et les morceaux de verre. Elle est une fleur portée par la brise au milieu des silhouettes caparaçonnées de noir, étranges insectes casqués aux visages cachés par des masques menaçants. Les fusils se tournent vers elle, j'entends le cliquètement des doigts qui se posent sur les détentes. Lentement, Eva tourne la tête vers moi. Elle me fait un sourire. Calme. Résigné. Je lis dans son regard la confiance. Elle fait un pas de plus.

— Noooooon ! hurlé-je.

— Feu ! ordonne la voix.

L'enfer jaillit soudain des canons. Je suis aveugle, je suis sourd. Je hurle, je veux me précipiter vers le corps en train d'être déchiré, déchiqueté. Je m'élançais mais je suis soudain retenu par le câble du baudrier. La voix d'Eva résonne en moi.

— Saute sans hésiter, l'âme est immortelle !

Il ne s'est pas passé une seconde depuis le début de la

fusillade. Dans une brusque volte-face, les doigts agrippés au harnais, je me jette dans la fenêtre. Aidé par les micro-explosions, le verre cède sans effort sous mon poids, le fracas se mêle à mon long hurlement et je me retrouve en train de tomber dans le vide.

Le vent et les débris de verre me fouettent le visage. Je tombe ! Mes doigts se ferment sur le baudrier à m'en faire saigner les paumes. Une brusque secousse me fait presque lâcher prise et manque de me déboîter l'épaule. Le câble s'est tendu ! Il va maintenant se dérouler en vitesse contrôlée. Du moins, je l'espère. J'entrouvre les paupières pour apercevoir la paroi vitrée de l'immeuble défiler à toute vitesse. La voix caverneuse résonne autour de moi.

— Une fois au sol, veuillez attendre les agents de sécurité et ne pas offrir de résistance !

J'aperçois un drone qui vole autour de moi, tourne, tombe, remonte. Le suivant du regard, je jette, sans le vouloir, un coup d'œil vers le bas. Saint Swartz ! Je réprime à grand peine un mouvement de panique, étouffant un hurlement qui tente de se faufiler dans ma gorge, de remonter le long du câble afin d'échapper aux avanies de la pesanteur. Je suis pendu, à bout de bras, à un simple harnais qui descend à toute vitesse vers un sol qui se trouve encore plusieurs centaines de mètres sous mes pieds.

– Vous n’avez aucune chance de vous échapper, poursuit la voix. Rendez-vous et il ne vous sera fait aucun mal!

Tombant de manière contrôlée à la même vitesse que moi, le drone me paraît être une gigantesque et vilaine mouche qui volette nerveusement aux alentours, me passe entre les jambes, me frôle le visage.

– Nellio ? Je sais que tu m’entends. C’est moi, Georges ! Sous le coup de la surprise, je manque de lâcher le baudrier.

– Je t’en supplie Nellio, fais ce qu’ils demandent. Rends-toi!

Georges ! Bon sang, ils ont dû le capturer. Ils doivent le forcer à me parler, peut-être sous la torture ! Dans un geste de colère, je balance mes deux pieds vers le drone. Serrant brusquement les jambes, j’arrive à le coincer. Je tente vainement de l’écraser entre mes genoux. Un conseil de Max me revient brusquement en mémoire. Une petite phrase complètement anodine entendue alors que nous jouions, illégalement, avec des drones amateurs.

– Si un jour tu veux désactiver un drone, m’avait dit Max, retourne-le, mets-le tête en bas. Tous les drones ont ce switch de sécurité, c’est historique. La majorité des opérateurs ont oublié l’existence de cette fonctionnalité mais elle est encore dans tous les système

d'exploitation, y compris gouvernementaux. C'est bon à savoir.

– Pourquoi ? lui avais-je demandé. En quelle occasion voudrais-tu désactiver un drone ?

– On ne sait jamais, avait répondu Max. On n'est jamais trop paranoïaque.

C'est le moment de vérifier l'étendue des connaissances de Max. D'un brusque mouvement du bassin, je balance les jambes et retourne le drone. J'écarte les genoux pour le voir soudainement tomber, inerte. Sacré Max. Merci pour ce judicieux conseil ! Qui aurait cru ?

Je lève la tête. Au-dessus de moi, j'aperçois plusieurs formes humaines descendant le long des filins. Les soldats, déjà ? Pourquoi n'ont-ils plus d'uniformes ? Je réalise soudain qu'il s'agit des autres habitants de l'immeuble. Ayant aperçu une évacuation, ils ont immédiatement réagi comme si le bâtiment allait s'écrouler. Ils sont à présent des dizaines à descendre, en provenance de tous les étages !

Je souris intérieurement. Depuis le début du millénaire, les gouvernements nous repassent en boucle les images des attentats de 2001. Un devoir de mémoire, disent-ils. En vérité il s'agit d'attiser la peur afin de mieux nous contrôler. Personne n'est dupe. Mais ce matraquage incessant de tours s'effondrant et de civils

se jetant dans le vide a créé une véritable psychose. À la moindre alerte, les habitants des gratte-ciels évacuent sans réfléchir par câble ou en parachute. Du moins dans les quartiers où les câbles et parachutes sont encore fonctionnels.

Je sens mon filin ralentir. Sous moi, j'observe avec soulagement la rue se rapprocher. Sauvé, je vais bientôt toucher le sol ! Je commence à distinguer les badauds et les gardes de sécurité qui, le nez en l'air, nous regardent tomber. Étant descendu bien plus vite que l'ascenseur, j'escompte partir avec une avance assez confortable sur les soldats et me fondre dans la foule d'un quartier populaire.

— Écartez-vous ! crié-je aux badauds.

Le câble se ralentit tout à fait pour les derniers mètres. Arrivé à quelques centimètres du trottoir, je lâche ma prise sur le harnais. Une douleur fulgurante me traverse les doigts. Mes mains sont ensanglantées, mes articulations ont blanchi sous l'effort.

— Arrêtez l'évacué qui vient de descendre par câble ! hurle une voix.

— Merde, pensé-je, il y a évidemment une escouade en bas de l'immeuble.

Dans son armure noire, un soldat s'avance vers moi. Il est soudain balayé. Une forme indistincte lui tombe dessus dans un concert de hurlements et d'os broyés.

Un évacué dont le freinage du câble a visiblement mal fonctionné. Un second évacué atterrit à quelques mètres de moi. Suivi immédiatement par plusieurs dizaines. Une voix assourdie me parvient sur la droite.

— Chef, on arrête lequel ?

Je me met aussitôt à courir dans la direction opposée, me faufilant à travers la forêt de câbles qui s’emmêlent et d’évacués hébétés qui se posent, se poussent, se questionnent, se reconnaissent.

En quelques secondes, je me glisse dans une ruelle transversale. Pressant le pas, je m’éloigne autant que possible et passe plusieurs blocs. J’essaie de ne pas penser. Eva. Georges. L’adrénaline retombe, je suis en état de choc. Je revois des images du corps d’Eva déchiqueté chirurgicalement par les balles. Pas une goutte de sang. Pas un hurlement. La mort propre et efficace. Où aller ? Que faire ? Je cours à l’aveuglette. Les publicités qui envahissent mon champ de vision me rappellent brusquement que je suis sorti du quartier riche. Je suis seul... Eva... Je bouscule des passants, je rase les murs, je m’éloigne. Les remugles d’ordures, l’obscurité de cette ruelle me semblent inconnus. Où suis-je ? Des millions de publicités chamarrées clignotent dans mon champ de vision. Où aller ? Eva ! Il faut que je m’arrête pour respirer, que je reprenne mes esprits. Si l’on excepte les amoncellements de détritits et la florissante popula-



tion de rats, cet étroit passage entre deux immeubles borgnes me semble parfaitement désert. Ne devrais-je pas regagner la sécurité de la foule ?

Une main ferme se pose brusquement sur mon épaule. Dans mon dos résonne une voix grave, sépulcrale, rocailleuse :

– Arrêtez !

Sursautant, je pousse un cri. La main se retire et me fait signe de me taire.

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Vêtu de haillons malodorants, le visage entièrement caché par une capuche rapiécée, mon étrange interlocuteur dégage une odeur de transpiration rance, d'ordures, de misère. Des chaussures dépareillées au pull où s'efface le sigle d'une université de la dernière décennie, il est recouvert d'une couche de crasse grise et grasse, cette poussière que respire toute mégapole, toute concentration urbaine, tout empilement organisé d'humains. Un marginal ! Un de ces anciens télé-passifs qui s'est montré incapable de gérer une vie d'oisiveté pourtant entièrement financée par l'état. Je ne retiens même pas une moue de dégoût.

– Désolé, je n'ai pas le temps, lui dis-je, d'un ton à la fois hautain et apeuré. Je dois partir ! Partir ? Mais pour aller où ? Loin de ce déchet, de cet échec humain. Rentrer

chez moi. Prendre une douche. Les hommes armés ne risquent-ils pas de m'y attendre ? Il y a peu de chances qu'ils sachent qui je suis. À moins que Georges n'ait parlé. Qui pourrait m'héberger ? Qui pourrait me protéger ? Maman ! Tout simplement ! Georges ne connaît même pas son existence. Traditionaliste jusqu'au bout des ongles, elle a pris le nom de son troisième mari il y a quelques années. Il faudra un certain temps aux analystes pour m'y retrouver.

Ignorant délibérément le clochard, je décide de m'éloigner. J'ai un but, un objectif. Cela me suffit pour le moment.

— Arrêtez !

La main s'est de nouveau posée sur mes épaules. La même voix rauque, étrange. Me dégageant, je constate que l'individu porte des gants presque neufs.

— Écoutez mon vieux, je vous ai dit que je n'ai pas le temps !

Dans une curieuse sarabande, il commence à bouger son bras. De l'index, il pointe l'endroit où, sous sa capuche, devraient se trouver des yeux. Il me touche ensuite les paupières. Je réprime un frisson pour ne pas provoquer sa colère. Après avoir répété son mouvement plusieurs fois, il agite les mains en signe de négation.

– Vous êtes muet ? Que voulez-vous me dire ? Laissez-moi !

De l'index, il indique mes paupières. Il me montre ensuite les murs couverts de publicités.

– Que voulez-vous...

Les publicités ! Bon sang !

J'avais complètement oublié que je portais mes lentilles de contact. Pour toute personne équipée d'un traqueur ou d'un simulateur d'antenne relais, je suis repérable comme le nez au milieu du visage. Le réseau m'envoie en permanence des publicités et me maintient en contact avec le monde extérieur. L'étrange clochard insiste et me désigne les publicités. Un enfant se lèche les babines en évoquant la bonne confiture de maman. Une famille heureuse et prospère vante les mérites de l'agence immobilière grâce à laquelle ils ont trouvé un appartement spacieux et lumineux. Une jeune femme souriante remercie l'hôpital privé dans lequel elle a accouché. Un autre... Une minute ! Le réseau sait très bien que je suis un mâle célibataire sans famille. Ces publicités n'ont pas de sens. Qu'est-il en train de se passer ?

Un frisson glacé me parcourt l'échine. La famille. La mère. L'enfance. Le cocon. Maman ! Sans cet étrange

muet, je me jetais dans la gueule du loup ! Ils savent qui je suis, il savent où je suis susceptible d'aller. Pire, ils m'y conduisent. Mais qui sont-ils ? Et pourquoi ?

– Comment saviez-vous...

Aussi brusquement qu'il est apparu, mon improbable sauveur a disparu. Je suis seul dans la ruelle. Je n'ai pas beaucoup de temps. Rapidement, je me débarrasse de tous les mouchards dont je suis équipé. Lentilles, montre, neurex, tablette. Débarrassés de leur voile virtuel, mes globes oculaires perçoivent enfin la rue dans toute sa laide et solitaire nudité. Merde, même mes chaussures sont équipées de capteurs. J'ai toujours trouvé cela très pratique. Mon poids, ma santé, mes calories dépensées, mon endurance. Tout est contrôlé, archivé, affiché sous forme de jolis graphiques. Après le moindre jogging, j'observe avec jouissance mon score de fitness s'améliorer d'une fraction de pourcent. Mais, aujourd'hui, je ne peux plus faire confiance en rien. Mes vêtements infroissables ? A priori, les nanopuces ne savent pas communiquer avec l'extérieur. A priori...

Bon sang ! Mais dans quel monde de fou vivons-nous ? Je ne vais quand même pas me mettre à poil ? Vite, une idée. Les drones sont fortement retardés dans ces ruelles étroites. Les parois des bâtiments perturbent fortement les signaux satellite tout en créant de nombreux angles morts pour les antennes relais. Sans cela,

je serais certainement déjà entouré d'un essaim bourdonnant et d'hommes armés. Bouge-toi Nellio ! Prends une décision ! Et merde... Tant pis pour les préceptes traditionalistes de maman.

En quelques mouvements, je me suis débarrassé de tous mes vêtements. Un homme nu, cela risque fort d'être remarqué. Mais un vieux précepte ne dit-il pas qu'attirer l'attention est la meilleure manière d'être discret ? Il y a tellement de fous dans ces quartiers de télé-passifs, un de plus ou un de moins ! Je m'accroupis afin de tremper mon doigt dans le caniveau noir et gluant. Avec la boue malodorante, je commence à me tracer des lettres sur tout le corps : « Non aux vêtements électroniques ! Naturisme et Amour ! » À l'aveuglette, je me dessine un bon vieil emblème Peace & Love sur le front. Sur le reste du visage, je me trace maladroitement un maquillage anti-reco. Espérons que la boue soit suffisamment opaque pour tromper les caméras de surveillance et les drones !

Je dois avoir l'air de ce véritable contestataire à moitié fou à qui l'on adresse un regard à la fois amusé et exaspéré, saupoudré d'un soupçon de pitié convenue. Il me suffira de vitupérer un peu et, par réflexe, tous les yeux se détourneront de moi. Je n'aurai même pas besoin de me forcer. En toute honnêteté et pleine conscience, je

viens en effet de me découvrir une vocation de militant anti-équipements électroniques et vêtements intelligents.

Tremblant de froid dans les courants d'air de la ruelle, puant, gémissant à chaque contact de la plante de mes pieds avec le sol moite et glissant, je me mets en marche vers le seul endroit que les algorithmes probabilistes ne pourront jamais trouver. Le seul endroit où, pour les drones, je n'ai jamais été, mon équipement ayant toujours été éteint lorsque je m'y rendais. Le seul endroit où, par amour aveugle, j'obéissais sans discuter aux injonctions paranoïaques d'Eva. Eva. Je suis nu, seul, traqué, pourchassé. Tu es morte. En cet instant, j'aimerais tant que tu aies tort.

Eva...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# Norme

La foule! À peine ai-je passé la tête hors de la ruelle que je me fais happer par une meute suante et bourdonnante. Des vendeurs, des étals. Des télé-passifs. Des travailleurs comme moi qui préfèrent se fournir à bas prix ou qui apprécient la perverse promiscuité avec les classes inférieures. Je suis de retour dans la vie grouillante et puante de la ville, de l'humanité.

On me jette à peine un coup d'œil curieux. Ma nudité se fond dans la pléthore de corps zigzaguant entre les échoppes, mon étrangeté se confond avec les normales aberrations de ces quartiers. Comme à chaque fois que



je suis confronté à une foule, je vérifie machinalement ma montre et mes lunettes. Les pickpockets ou les voleurs à la tire sont si nombreux !

Il me faut quelques secondes pour réaliser que je suis entièrement nu. Que je n'ai rien à voler. Les corps me touchent, me bousculent. Pourtant, je ne peux réprimer un sourire. Je suis nu, faible et malgré tout invulnérable, intouchable, introuvable. Quelle ironie !

Un murmure agite la foule, des mouvements se font sentir. Goutte dans l'océan, je commence à percevoir le ressac d'un écueil. Je vois passer au dessus de moi plusieurs drones. J'entends des cris des protestations. Une angoisse glacée me parcourt l'échine. Ils se rapprochent. Ils me cherchent. Je baisse les yeux. La foule s'écarte soudainement. Un policier ! Il s'avance, me fixant droit dans les yeux. Je reste paralysé, incapable du moindre mouvement. Ses lunettes vont m'identifier, je suis perdu !

Pris d'une inspiration subite, je me rue vers lui en hurlant.

– Non aux vêtements ! Vive la nature ! Non à la toute puissance de l'électronique !

Il me regarde, surpris. Je continue à vociférer.

– Rejoins-nous mon frère ! Ne sois pas l'esclave des cor-

porations!

Il me balance un coup de matraque dans les côtes. Je tombe à genoux, plié en deux, le souffle coupé.

– Dégage le déchet, où je t'embarque! Va te branler ailleurs!

Un crachat chaud et gluant me dégouline le long de l'oreille. Péniblement, je me relève, aidé par une foule anonyme mais compatissante. Le policier s'est déjà éloigné. D'un large balayage oculaire, il laisse ses lunettes scanner la population à ma recherche, tentant de repérer les individus qui se cachent, qui ont quelque chose à se reprocher. D'autres policiers arrivent. Cette fois-ci ils sont nombreux. Ils contrôlent tout le monde. Apeuré, je lance un regard paniqué autour de moi. Une issue, une solution! Vite!

Une main ferme me tire soudain contre un mur. Une couverture est jetée sur moi.

– Viens-y! Vite!

Abasourdi, je me laisse emmener sans protester. La main me guide, me fait raser les murs jusqu'à un porche obscur, couvert de graffitis. Essoufflés, nous pénétrons dans un immeuble sale. Au sol, des ordures fournissent la pitance d'une colonie de cafards. Les carreaux des portes vitrées sont fêlés, crasseux. Je tente de reprendre mes esprits, de donner un visage à cette aide providentielle.

– Monte chez moi ! Viendront pas nous chercher là !  
Des boucles rousses. Des joues bouffies, des paupières maquillées sans talent.

– Qui êtes-vous ? Pourquoi m’avez-vous attiré ici ?

– Z’êtes bien celui que les flics recherchaient, non ?

La voix est placide, sans aucune animosité. Elle roule ses grands yeux verts et esquisse un sourire de dents imparfaitement alignées mais où transpirent l’honnêteté et la sympathie.

– Comment le savez-vous ?

– Z’avez pas la tête à être d’ici. Z’êtes pas un vrai militant.

Elle baisse les yeux et indique sans pudeur mon sexe flasque.

– D’ailleurs, z’avez pas une queue de branleur. C’est rare chez nous les mecs qui aiment pas la branlette. J’aime mater les queues. Du coup, j’ai remarqué. Et puis les flics qui arrivent, ça peut pas être un hasard. Alors, si les flics vous cherchent, je me dis que c’est ptêtre que vous remplissez pas vos obligations. Ils vous cherchent des misères pour vos allocs, c’est ça ? Z’avez pas rempli vos obligations ?

Je suis un peu étonné. Après l’ascension d’un étroit escalier en spirale, elle me fait entrer dans un maigre appartement une-pièce. La lumière peine à nous parvenir, entre les toits d’immeubles et les barreaux qui

scellent hermétiquement les fenêtres. Mais l'endroit sent le propre. Tous les meubles sont usés, délavés, vieillots à l'exception d'un gigantesque écran du tout dernier modèle qui trône, trophée incongru, sur un des murs de la pièce. Sa modernité et sa nouveauté jurent affreusement avec l'impression de pauvreté propre et résignée qui se dégage de l'endroit. Méprenant mon regard, mon hôte m'adresse un sourire :

– Il est beau hein ? Dernier modèle ! Image haute résolution, enceinte panoramiques intégrées, format extra3000. Les voisins sont jaloux. J'ai vachement économisé. Mais l'écran précédent avait déjà deux ans. Falloit changer. J'avais droit à un crédit.

Elle me lance un clin d'œil, j'acquiesce en silence.

– Asseyez-vous ! Vous voulez des crunchies ou du kauklaïette ? Z'avez envie de baiser ? Faudra juste vous planquer hors de l'écran pendant mes obligations.

– Excusez-moi, fais-je d'un ton un peu ennuyé, bien conscient que je dois paraître peu reconnaissant envers ma sauveuse, mais de quelles obligations parlez-vous ? Sa mâchoire se décroche.

– Z'êtes bien un télé-pass, non ? Vous devez bien avoir des obligations pour gagner vos allocs !

Devant mon air ahuri, elle s'assied sur le lit et se prend le visage entre les mains.

– Oh merde, Isa. Tu croyais aider un télé-pass comme

toi et tu embarques un travailleur en fuite dans ton appart.

Elle me jette un regard horrifié. Je me veux chaleureux.

— Rassurez-vous! Je ne vous veux aucun mal! Au contraire, j'aimerais vous prouver ma reconnaissance. Mais je ne comprends pas bien. Expliquez-moi!

Doucement, je m'approche et lui prends les mains. Elle a un mouvement de recul. À travers ses vêtements trop moulants, j'aperçois quelques bourrelets qui tressautent.

— Isa! Mon nom est Nellio. J'apprécie ce que vous venez de faire pour moi. Je suis un peu perdu, j'ai besoin d'aide.

Elle semble hésiter. Un son strident en provenance de l'écran retentit soudain dans la pièce.

— Merde! L'obligation! Planque-toi sous le lit. Ne te montre sous aucun prétexte tant que tout n'est pas terminé!

Mon corps nu frissonne lors du contact brutal avec le carrelage froid. Je me morigène d'avoir laissé glisser la couverture. Combien de temps vais-je devoir tenir dans cette inconfortable position? Le son continue à retentir, j'entraperçois les pieds potelés d'Isa qui se dirige vers l'écran. Elle se ravise soudain et revient vers moi. Sa main ramasse la couverture sur le sol et

l'enfourne sous le lit, dans ma direction.

– Prends ça, tu vas te les geler sinon ! Bouge plus un poil !

Sommairement, je m'emmailote tout en adressant une silencieuse bénédiction à ma bienfaitrice. De l'extérieur me provient le bourdonnement animé de la foule, de la rue. Inconsciemment, je guette le bruit caractéristique des drones. Je suis immobile, je retiens ma respiration.

Isa s'est approchée de l'écran. D'un mouvement convenu de la main dans le vide, elle l'allume. Apparaît alors le visage d'une dame sans âge, le regard teinté d'une sévérité d'apparat, quelques rides flasques enserrant une bouche sèche en molles ondulations fluides.

– Bonjour Isa.

– Bonjour madame la conseillère.

Péniblement, j'entends qu'Isa tente de cacher son accent. Elle prononce exagérément les syllabes avec une obséquiosité qui me paraît risible.

– Tout va bien ? Vous avez déjà eu des obligations aujourd'hui ? Vous les avez remplies ?

– Oui madame la conseillère. J'ai une obligation toutes les deux heures. Enfin, pendant les heures de travail. Je ne les rate presque jamais ! Je suis très motivée vous savez ?

– Je sais Isa. C'est très bien. Vous avez raison de vous

battre.

Faisant semblant de retoucher son chignon grisonnant, la conseillère semble chercher ses mots.

– Aujourd’hui encore j’ai du passer plusieurs télé-pass en allocations dégressives parce qu’ils ne remplissaient pas leurs obligations.

Isa étouffe un cri d’effroi en portant ses deux mains à sa bouche.

– Mais ne vous inquiétez pas Isa, je sens que vous, vous en voulez. Vous ne voulez pas rester télé-pass. Vous voulez être employée !

– Oh oui, m’dame ! acquiesce Isa avec ferveur. Ce que j’aimerais être employée !

La conseillère se met à chuchoter avec un ton de complicité.

– Écoutez, moi aussi j’ai été télé-pass. Je sais ce que c’est. J’ai entendu qu’ils vont peut-être renforcer les obligations. Les doubler.

– ...

Isa ne répond pas. Elle n’a pas l’air enchantée.

– Ce qui signifie, ma petite Isa, que nous allons recruter des conseillers. Vous voudriez devenir conseillère comme moi Isa ?

– Ben... Je ne sais pas si j’aurais les capacités, madame...  
Isa, penaude, regarde ses pieds.

– Ne vous inquiétez pas ! Si vous continuez à montrer

votre motivation durant les obligations, vous finirez par devenir employée. La volonté et l'effort paient, Isa !

– Oui madame, la volonté et l'effort paient !

La conseillère s'est redressée sur sa chaise et reprend une voix normale.

– Passons à votre obligation. Voulez-vous travailler, Isa ?

Devant mes yeux médusés, j'observe alors Isa se mettre au garde à vous, le menton dressé et entonner d'une voix forte.

– Oui, je veux travailler. Je cherche du travail. Je ne veux pas rester inactive. Je veux travailler.

– Parfait. Tu as les billes Isa ?

– Oui madame !

– On va faire l'exercice des billes alors.

– Oui madame !

J'aperçois alors ma singulière hôtesse ouvrir un tiroir et se saisir de deux bocaux et d'un grand bol. Elle les brandit en direction de l'écran.

– Voilà madame. J'ai plus de mille billes noires et mille billes blanches.

– Mille ! Mais ton obligation mentionne cinq cents de chaque !

– Je sais bien madame, bégaye Isa en rougissant. Mais j'en ai acheté un pack supplémentaire. Parce que je suis motivée, je veux travailler.



La conseillère semble sincèrement impressionnée.

– Bravo Isa. Je ne m’attendais pas à cela. Et bien, allons-y!

Sans hésiter, Isa vide les deux bocaux dans le grand bol évasé, posé à même le sol. À quatre pattes, elle commence machinalement à mélanger les billes sous les encouragements de la conseillère.

– C’est ça Isa, mélange bien ! Encore un peu ! Voilà ! Au travail maintenant !

J’observe Isa s’installer en tailleur et commencer à retirer une à une les billes du bol pour les remettre dans leur bocal respectif en fonction de leur couleur.

– Deux mille billes, ça risque de durer plus longtemps que prévu, murmure la conseillère.

Isa suspend un instant son geste.

– Oh ! Je suis désolée madame ! Je pensais bien faire !

– Je comprends Isa.

– Vous pouvez vérifier lors de la prochaine obligation. Je peux travailler seule vous savez !

– Non Isa, c’est contraire au règlement. Je dois t’accompagner dans ton obligation. Si tu veux devenir une conseillère, tu devras apprendre à respecter le règlement.

– Vous croyez que je pourrais vraiment ?

– J’y suis bien arrivée moi. J’étais aussi une télé-pass. La volonté et l’effort paient ! Vous êtes différente des

autres Isa. Vous montrez une réelle volonté de vous en sortir. Beaucoup de télé-pass nous critiquent, nous injurient. Ils ne se rendent pas compte que nous faisons ce travail pour les aider. Pour leur bien. Et que nous sommes tous d'anciens télé-pass. Mais que nous avons réussi grâce à notre volonté et notre effort.

Depuis ma cachette, je ne vois que le dos d'Isa, penchée sur son ouvrage. Comme rythmées par le tic-tac d'une horloge mécanique invisible, les secondes s'égrènent à la cadence du petit bruit cristallin des billes qui tombent dans leur bocal. Plic! Ploc! Isa est méthodique, consciencieuse. Elle ne prend jamais deux billes à la fois. Les noires avec les noires. Plic! Les blanches avec les blanches. Ploc!

Je tente de ne pas me laisser entraîner dans cette hypnotique sarabande. Le monde des télé-pass me semble bien étrange, plus complexe que l'habituel stéréotype qui circule parmi les cols blancs. Je ressens une pointe de pitié à l'égard d'Isa. Manipulée, elle n'est que le jouet de... de quoi au fond? Et en quoi mon sort est-il préférable? Depuis ma rencontre avec Eva, je n'ai fait que suivre ou fuir aveuglément. Quand ai-je fait preuve de volonté? D'esprit de décision? Je m'enfonce un poing dans la bouche et étouffe un cri de rage. Mes sentiments pour Eva ou pour Georges, mon désir de me ré-

fugier chez ma mère, tout cela m'a été artificiellement insufflé! Ma participation au projet, ma fuite de l'appartement? Tout cela a été organisé par Eva dont je n'ai été qu'une marionnette! Et sans les interventions combinées de ce mystérieux clochard et d'Isa, je serais probablement dans les mains de... de qui? Je ne sais...

Bon sang Nellio! Qui es-tu? Es-tu un homme? As-tu la moindre volonté, le moindre désir d'agir? Regarde Isa! Elle a décidé d'échapper à son destin. Elle a pris une initiative: elle a acheté un pack de billes pour surprendre son conseiller. Cela te semble risible? Mais toi, Nellio? À quand remonte ta dernière initiative? As-tu jamais acheté un pack de billes supplémentaire? La fuite est facile. Mais elle est toujours perdante. Dans une heure ou dans cent ans, la mort te rattrapera. Tu n'es qu'un pantin sans passion, sans âme...

Une seconde! L'âme!

Pourquoi Eva a-t-elle insisté sur cette histoire d'âme? Cela ne lui ressemble pas. Il y a également ce détail qui m'a interpellé dans l'appartement de Georges. Quelque chose n'est pas logique. Rien n'est logique dans cette affaire. Eva. Georges. Le Roi Arthur. L'âme. Je suis sur le point de mettre le doigt sur un point important. Je le sens. J'en suis sûr. Je l'ai sur le bout de la langue...

\*

– Hello, ça va là-dessous ?

Le sourire d’Isa me tire de ma réflexion. Elle m’aide à m’extirper de sous le lit tout en m’expliquant la scène dont je viens d’être le témoin, comme si elle ne me jugeait pas capable d’en comprendre toutes les subtilités.

– J’ai réussi à trier les deux mille billes en à peine plus que le temps normal pour mille. La conseillère était très contente de moi.

– Ah ? fais-je sans avoir l’air convaincu.

Mais Isa n’a cure de mon manque d’enthousiasme.

– Je vais peut-être devenir conseillère. Faut fêter ça. Ça te dit de baiser ?

Je tente de ne pas la repousser trop brutalement.

– Je t’avoue que je préfère les hommes.

Elle éclate de rire et m’adresse un clin d’œil complice.

– Moi aussi je préfère les hommes. Au moins, on a ça en commun !

Mon regard tombe sur l’écran. Il clignote et alterne rapidement entre des publicités, des images d’animaux qui font des cabrioles et des présentateurs au regard sérieux.

– Isa, il faut que je parte d’ici au plus vite !

– Pourquoi ? Et pour aller où ?

Je pointe du doigt un petit point noir à la limite de l’écran. Isa secoue la tête avec un sourire.

– La cam ? T’inquiète, elle ne peut filmer que quand je suis en communication. Et puis le voyant s’allume. Pas de danger !

– Écoute Isa, je ne suis plus sûr de rien.

Elle blêmit.

– Quoi ? Mais... Tu sais le nombre de fois où je me touche devant un porno ? Tu ne vas quand même pas dire que...

– Je n’en sais rien Isa, je n’en sais rien.

– T’es complètement parano mon p’tit père !

Je ne réponds pas, je baisse les yeux. Un long silence glacé s’installe entre nous. Toujours nu comme un ver, je commence à frissonner.

Isa pousse un profond soupir et ouvre brusquement une armoire. Elle en sort des vêtements grossiers qu’elle me jette sans aménité.

– Mets ça ! C’est pour une femme et un peu trop grand pour toi. Mais tout le monde s’en fout. On n’est pas à un défilé de mode.

– Merci, fais-je tout en enfilant les frusques. Tu me crois ?

Elle se campe devant moi, les deux poings sur les hanches.

– Écoute, j’suis une femme directe. Les machins du gouvernements, les paranos, les scientifiques, je crois pas en tout ça. Ou bien ça me regarde pas. Mais je refuse

de laisser tomber quelqu'un qui est dans la mouise. J'suis comme ça. Tu vas manger un morceau, prendre les vêtements et tu feras ce que tu voudras.

– Je ne sais pas comment te remercier...

– Tu pourrais me proposer une partie de baise. Mais, visiblement, c'pas trop ton truc à toi.

Elle éclate de rire avant de prendre un air mystérieux. Se rapprochant de moi, elle se met à chuchoter en tendant son poing fermé.

– Moi, j'crois pas aux sciences mais j'ai appris à reconnaître les signes. Regarde !

Je sens qu'elle me glisse dans la main un objet rond, lisse et froid. Une bille ! L'étudiant du regard, je constate qu'elle est délicatement marbrée, tachetée. Un mélange chaotique mais parfaitement équilibré de noir et de blanc. Comme si deux billes s'étaient mélangées, fondues, accouplées. On ne peut deviner aucune structure, aucun motif, aucune logique. Et pourtant, je pourrais jurer que les surfaces blanches et noires sont parfaitement équivalentes.

– J'ai acheté un sac de blanches et un sac de noires. J'suis presque sûre que, lorsque je les ai versées dans le bol, cette bille était pas là. Et puis, d'où serait-elle venue ? Du sac blanc ou du sac noir ?

Je ne souffle mot, me contentant de contempler la bille extraordinaire.

– Pendant mon obligation, quand je l’ai vue, j’ai eu peur d’être recalée. Une bille comme ça, ça ne va ni dans le pot des blancs, ni dans celui des noirs ! Quoi que tu fasses dans ces cas-là, t’as raté ! Alors je l’ai escamotée. De toutes façons, les conseillers ne font jamais très attention. Quand je serai conseillère, j’espère que je serai plus attentive. Mais ils ont tellement de travail, c’est humain !

– C’est une très belle bille. Sans doute un simple défaut de fabrication. Il te suffit de compter les pots pour savoir...

Elle me couvre la bouche de sa main potelée pour m’empêcher d’en dire plus.

– J’ai toujours mis des billes noires dans des pots noirs et des billes blanches dans des pots blancs. Et la première fois qu’une bille ne rentre dans aucune des catégories, je l’escamote, paniquée. Elle me fascine et elle me fait peur. Mais peut-être que ce n’est pas la bille le problème. Ce sont les pots qu’il faut changer ! C’est un signe ! Un à un, elle referme mes doigts sur la bille.

– Garde-la ! Elle te portera chance. C’est important la chance ! C’est pas un hasard si c’est arrivé quand t’étais là. T’es peut-être comme une bille qui n’a pas de pot. Et ça, les pots, ils n’aiment pas.

Aucune phrase de remerciement ne peut exprimer ma gratitude. Les mots me font défaut. Je laisse un instant

de silence s'installer entre nous. Mais, cette fois, je le sens complice, chaleureux. Elle hésite une fraction de seconde avant de briser cet instant d'improbable connivence.

– T'as raison. Si tu penses que tu dois partir, pars! Bonne chance!

Émergeant de l'immeuble, je contemple depuis la rue la façade couverte de fenêtres grillagées dont les lumières se découpent en ombres chinoises vers l'infini du ciel crépusculaire. J'essaie, sans succès, de reconnaître celle d'Isa. Sur ma joue, je sens encore l'humidité de son baiser d'adieu. Ses vêtements trop amples pour moi m'entourent de son effluve, de sa présence. Peut-être aurais-je du passer la nuit auprès d'elle? Lui faire l'amour? Briser ma solitude? Mais je dois bouger. Le mouvement permanent est mon seul espoir de fuite. Et je dois vérifier cette idée qui a germé en moi sous le lit, ce détail si particulier...

Je sens la bille bicolore rouler dans ma main. Mon porte-bonheur! Dans la pénombre de la rue, uniquement trouée par les lugubres éclairages, la présence de cette sphère de verre, talisman dérisoire face à la puissance technologique de mes poursuivants, me rassure, me console. D'un pas résolu, je m'enfonce dans les lumières de la ville...



Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# Fuite

Avant de m'engager franchement vers la porte de l'immeuble qui abrite notre laboratoire, je regarde une dernière fois au dessus de ma tête. Pas de drone. Pas de bruit suspect. Les vêtements d'Isa et un peu maquillage anti-reco ont fait merveille. Ils doivent me chercher partout sauf ici. Pour les algos d'analyse, ce lieu n'existe pas.

Je regarde la serrure rouillée de la porte en souriant. Eva n'avait qu'une clé. Aussi m'étais-je amusé, pendant nos pauses, à comprendre le fonctionnement de l'antique mécanisme. J'avais réussi, sous le regard

amusé d'Eva, à ouvrir la porte avec un simple morceau de métal. Eva! Son souvenir m'envahit. Je ne comprends plus. Pourquoi avoir tué Max avant de te sacrifier pour moi ?

Une main se pose sur mon épaule, je pousse un cri de surprise en me retournant, brandissant mon poing serré.

— Arrêtez!

Le clochard de la ruelle! Le visage toujours caché par sa capuche, il tend vers moi sa main gantée pour arrêter mon bras. Sa voix a résonné comme un tintement rauque, mécanique.

— Vous! crié-je, surpris. Qui êtes-vous? Pourquoi m'aidez-vous?

Sans ajouter un mot, il me tend un morceau de papier. Je m'en empare. Un simple fragment d'une feuille arrachée dans un carnet quelconque. Le papier est froissé, brûlé par endroits. J'arrive néanmoins à déchiffrer une phrase au crayon : « Clé Wifi maman » suivi d'une série de chiffres et de lettres qui me semblent être de l'hexadécimal.

— L'adresse du chan IRC que m'avait donnée Max! Comment avez-vous...

Je lève la tête. La rue est déserte. Une fois de plus, mon muet ange gardien vient de me filer entre les doigts.

Je prends une profonde inspiration. Ce mystérieux personnage m'a sauvé une fois, en m'avertissant du danger des publicités. Il m'a évité de me jeter dans la gueule du loup. S'il voulait me faire du tort, il n'aurait pas besoin de s'encombrer de tant de précautions. Mais le fait qu'il soit ici prouve qu'il m'observe, me suit. Il est sans doute tout proche. Soit, faisons comme si je ne soupçonnais pas un instant qu'il puisse rester dans les parages.

M'emparant du morceau de fer que j'avais volontairement caché dans une fissure de la façade, j'ouvre la porte mais prends garde à ne pas la refermer derrière moi.

La petite pièce qui nous servait de salon ne semble pas avoir bougé. Avec émotion, je me remémore ma première rencontre avec Georges Farreck. C'était il y a des années, des siècles. Comment ma vie a-t-elle pu basculer en si peu de temps ?

Sans m'attarder, je pénètre dans le laboratoire. Je ne parviens pas à réprimer une exclamation de surprise.

— Bon sang !

Le labo est sans dessus dessous. La plupart de l'équipement semble manquant ou en morceaux sur le sol. Les armoires sont renversées. Des petits tas de

cendres marquent l'emplacement où se sont consumées des liasses de papiers. Tous les prototypes de printeurs sont bien entendu manquants, de même que les ordinateurs.

Le labo a donc été localisé ! Et il n'y a qu'une seule personne qui a pu parler. Georges ! A-t-il été contraint ? Ou bien... Non, je me refuse d'envisager l'autre possibilité. Pas Georges ! Quel serait son intérêt ?

Il faut que je me connecte à IRC et que je demande de l'aide à FatNerdz ! Fouillant les décombres, soulevant des armoires renversées, je me mets à la recherche d'un ordinateur encore fonctionnel. Rien ! Ceux qui ont fait le nettoyage du laboratoire n'ont rien laissé au hasard.

En tout cas, dans le labo. Mais j'avais l'habitude de laisser traîner une tablette sous le fauteuil de notre salon. De quoi lire et jouer pendant les pauses. Et si...

Comme un fou, je me rue hors du laboratoire. Je soulève le fauteuil. Victoire ! La tablette est là. Une petite LED verte me signale que la batterie est toujours chargée et fonctionnelle. D'un mouvement du doigt, je l'allume et lance la connexion Tor2. Je trépigne. Et si le bâtiment n'était plus raccordé ? Et si une connexion

Tor2 dans ce quartier attirait soudainement l'attention ?

Comme des millions d'utilisateurs depuis des décennies, je ne peux m'empêcher d'encourager à haute voix la petite icône qui tournoie afin de me faire patienter.

– Allez ! Connecte-toi ! Vas-y ! Tu peux le faire !

L'icône disparaît. Je suis connecté. Je pousse un soupir de soulagement et lance un client IRC. Je commence à taper le code hexadécimal griffonné au crayon. Pour les chiffres, rien de plus simple. Mais pour les lettres, je dois prendre garde à utiliser la lettre opposée dans l'alphabet, treize positions plus loin. Max a bien insisté sur le fait que le nom du salon était en rot13. Connaissant un peu les maniaques de son calibre, je suis certain que se connecter sans convertir le nom réserverait une surprise. Un bannissement permanent de tous les nœuds Tor2, par exemple.

Sans plus de cérémonie, je me retrouve dans le salon. Il y a bel et bien un op du nom de FatNerdz.

– FatNerdz : ping.

– T'es qui man ?

– Je suis un ami de Max.

– Où est Max ?

– Mort. Explosion de son appartement.

Rien ne bouge sur le chan. J'attends quelques secondes. FatNerdz est le premier à réagir.

– Peux-tu prouver que tu es un ami ?

– J'étais avec lui juste avant l'explosion. Il t'a demandé des infos sur une certaine Eva. Il m'a dit de te contacter si j'avais un problème.

– Je suppose donc que tu as un problème.

– Oui. Ils ont eu Max. Ils ont eu Eva. Je suis le suivant. Tu peux m'aider ?

– Au sujet de ton Eva, man, j'ai fait la recherche. Ça a été plus long que prévu.

– Ah bon ? Et qu'as-tu trouvé ?

– Tu t'es moqué de moi, man. Cette fille n'existe pas. J'ai fait tous les dossiers. Elle n'existe pas.

– Quoi ? Elle m'aurait donné un faux nom ?

Je reste un instant sans voix. Eva !

– Pas seulement, man. En cherchant dans les réseaux publics, on trouve des photos d'elle. Cheveux noir, peau matte, mince ?

Il m'envoie une image un peu floue, récupérée sur un réseau quelconque. Je pousse un soupir de soulagement.

– C'est bien elle ! Tu vois bien qu'elle existe !

– Sauf que j'ai accès à plusieurs bases mondiales de reco. J'ai lancé plusieurs recherches sur sa photo et sur sa description.

– Et ?

– Aucun résultat. Elle n'existe pas. Personne sur terre ne lui correspond.

J'ai du mal à déglutir. Puis-je vraiment faire confiance à cette personne que je n'ai jamais vue et qui communique avec moi uniquement par messages écrits ? Eva existe. Eva existait. Je le sais. Je l'ai touchée, goûtée, désirée.

– Il y a autre chose, man. Avec les photos du visage, on peut inférer assez facilement une partie de l'ADN codant de la personne afin de faire des recherches génétiques.

– Et ?

– Rien, sauf dans une base de données complètement obscure. Un truc tordu. Il y avait un nom. Pas de description, pas de metadata, pas d'existence. Juste un nom absurde.

– Quel nom ?

– Derrière Lazote.

– Quoi ? Mais c'est absurde !

– Je sais man. C'est bizarre. Cela sent le coup fourré. Du coup, mon aide n'ira pas plus loin. Je t'ai dit ça en mémoire de Max. À présent, je te laisse. Rien de personnel mais je ne peux pas te faire confiance.



Je n'ai pas le temps de réagir que je suis exclu du chan. Suis-je en train de rêver ? Est-ce un cauchemar particulièrement surréaliste ? Qui était Eva ?

Machinalement, je me lève pour faire quelques pas, pour réfléchir. Pénétrant dans le laboratoire, je sens crisser les débris de composants électroniques sous mes pas. Je lève les yeux. Au fond de la pièce, le grand frigo noir qui contenait les réserves d'azote liquide... Bon sang ! Derrière l'azote !

Un crissement a retentit dans mon dos. Je ne suis plus seul dans le laboratoire. L'inconnu est tout proche. Sans hésiter, je me retourne et bondit dans la direction du bruit. Une voix rauque retentit.

– Arrêtez !

Emporté par mon élan, je percute l'inconnu de plein fouet et roule sur le sol avec lui. Saisissant un de ses poignets, je tente de le maîtriser. Il se débat dans le silence le plus effroyable. D'un coup de genou dans le ventre, il me repousse et parvient à se relever. Dans le mouvement, j'ai réussi à lui ôter son capuchon. Je me prépare à bondir lorsqu'il tourne son visage vers moi.

Mon corps se fige tandis qu'un cri d'effroi vient mourir dans ma gorge.

Devant moi se dresse une créature au visage hideux, déchiqueté. Les lambeaux de chair calcinés pendent et recouvrent des plaques métalliques. Un tuyau et quelques câbles relient une gorge sanguinolente à un boîtier électronique. Les orbites m'offrent le spectacle de deux petits objectifs de caméra dont les fils électriques pénètrent directement dans la peau. Devant cette vision d'horreur, je recule de quelques pas. Une main écorchée se tend vers moi tandis que, du boîtier, grésille l'interjection maintes fois répétées :

– Arrêtez !

Mes poings se serrent, mes muscles se contractent, prêts au combat. La créature me jette un rictus désespéré et, de l'index, indique le sommet de son crâne sur lequel quelques cheveux courts dessinent une crête d'Iroquois.

– Max !

Je chavire. De la main, je me rattrape sur une armoire.

– Max ? Est-ce bien toi ?

L'être affreusement mutilé acquiesce de la tête. Mon esprit est tirailé entre la surprise, le plaisir de retrouver Max en vie et l'effroyable aspect de son corps.

– Max ! Que t'est-il arrivé ?

Pointant du doigt le boîtier électronique relié à sa gorge, il me répond d'un simple :

– Arrêtez !

Je lui tends ma tablette et il se met à pianoter furieusement.

— Lorsque tu es sorti de chez moi, tu as laissé tombé le mot de passe pour le chan IRC. J'ai voulu te suivre pour te le donner. Cela m'a sauvé la vie, j'étais dans le couloir lorsque mon appartement a explosé.

D'un regard, je l'encourage à continuer.

— J'étais gravement brûlé et blessé. Un voisin m'a récupéré avant les services de secours officiels. Si j'étais visé, ils allaient forcément m'achever, je devais leur échapper. En bon bio-hacker, mon voisin m'a retapé en vitesse avec les moyens du bord. Il a remplacé ce qui avait été détruit, les yeux, un poumon, la rate, certains muscles. Il m'a ensuite enduit le corps d'un polymère protecteur et isolant. Ce n'est pas très esthétique mais cela a l'avantage d'être rapide et de désensibiliser les nerfs.

— Mais... Ta voix ? demandé-je.

— J'ai eu le larynx broyé. Il m'a greffé un respirateur-synthétiseur. Mais le firmware est bugué, il a planté après quelques heures. J'ai l'impression d'être un disque rayé.

— Max, soupire-je, tu ne peux imaginer comme je suis content de te savoir en vie. Mais pourquoi m'avoir suivi sans te montrer ?

— Tu étais la cible de l'attentat. Et le seul indice de ta

présence chez moi a été notre requête à propos d'Eva. D'une manière ou d'une autre, notre conversation sur IRC a été interceptée. Le nom d'Eva a déclenché une procédure d'alerte. Tu étais en danger. Étant officiellement mort, je pouvais être un allié précieux si je restais dans l'ombre.

– Mais comment m'as-tu retrouvé ?

– Je me suis contenté de t'attendre en bas de chez Georges Farreck. Tu devais t'y rendre tôt ou tard.

– Max, je ne sais comment te remercier !

– Oublie les effusions. Le temps est compté. Mets-moi simplement au courant.

En quelques mots, je retrace mon aventure. L'arrivée chez Georges Farreck, l'essai de notre printeur sur un verre de Whisky puis sur le roi Arthur, la mort d'Eva, l'aide inopinée d'Isa ainsi que la conversation sur IRC avec FatNerdz.

– Eva n'existe pas officiellement. Cela n'a aucun sens. Un être humain est, dès sa naissance, dans toutes les bases de données mondiales. Comment est-ce possible ? J'en viens à douter d'avoir connu Eva !

Se saisissant de la tablette, Max m'interrompt.

– Et si elle avait été récemment effacée des bases de données ?

Je reste un instant interdit. Cela serait trop gros, trop énorme. Cela impliquerait tellement de complicités à

tous les niveaux.

– Peut-être que l'explication est derrière l'azote, ajouté-je.

Sous le regard électronique de Max, je me lève et me dirige vers le fond du laboratoire. Tel un monolithe, le sombre parallélépipède du frigo se dresse contre le mur. Derrière l'azote ! L'étrangeté de cette réserve inutile m'apparaît à présent dans toute sa netteté. Max s'approche. À deux, nous tentons de déplacer la masse imposante. Rien n'y fait, elle est comme soudée à la paroi. Reculant d'un pas, j'ouvre la porte. Une fumée glaciale nous frappe le visage. Les bonbonnes d'azote nous apparaissent comme une rangée de soldats parfaitement figés dans une immobilité cryogénique. Max avance une main et donne une poussée brusque. À ma grande stupeur, les bonbonnes semblent s'enfoncer dans le mur en pivotant. Une porte ! Il y a une porte de l'autre côté du frigo !

Dans un nuage de fumée, nous pénétrons dans une pièce aveugle, dépourvue du moindre ameublement. La brique des murs est entièrement nue. Du plafond, une ampoule à phosphorescence laisse tomber une lumière blafarde. Au milieu de cet espace désert se dresse un équipement que je reconnais immédiatement.

– Un printeur et un scanner multi-modal !

L'appareillage est complet, l'ordinateur de contrôle semble en parfait état. Longue de deux mètres et large de cinquante centimètres, la cuve du printeur est la plus longue que j'ai jamais vue. Le lit du scanner possède les mêmes dimensions démesurées. Je contemple un instant les reflets moirés qui dansent dans la cuve, reflétant des millions de couleurs au hasard de la pérégrination des atomes dans leur périple brownien.

En quelques mots, j'explique à Max le principe du printeur. Il semble l'étudier avec intérêt avant de se relever. Avec assurance, il me pousse vers le scanner et m'indique, par geste, de m'allonger. Je souris nerveusement.

— Oui Max, je sais ce que tu penses. Je pourrais me scanner. Mais nous avons montré avec le roi Arthur que ce n'est pas possible.

Max se fait insistant. Secouant négativement la tête, il accentue sa pression sur mes épaules.

— Mais je te dis que...

Je m'arrête, interdit.

— Tu veux dire que...

Il acquiesce. La voix d'Eva me revient soudain à l'esprit et me chuchote :

— L'âme est immortelle.

L'âme. Cela n'a pas de sens. C'est cela que j'avais trouvé bizarre depuis le début. C'est de cela qu'Eva voulait me

prévenir. Le printeur ne copie pas les courants électriques ? Mais, dans un corps humain, l'électricité est purement chimique. Si le printeur effectue une copie parfaite de chaque atome, de chaque ion, le potentiel électrique sera automatiquement recréé. Le roi Arthur aurait dû être vivant ! Que s'est-il donc passé exactement dans l'appartement de Georges ? Pourquoi Eva voulait-elle m'avertir ?

Il n'y a qu'un moyen de le savoir. Adressant un sourire à Max, je m'allonge sur le lit du scanner.

— Vas-y Max ! Tu connais le fonctionnement d'un scanner multimodal moléculaire. Scanne-moi !

Du coin de l'œil, je vois ses doigts sanguinolents pianoter sur le clavier. Je prends une profonde inspiration et je ferme un instant les yeux.

## Chapitre

# Départ

- Il n’y aura pas de ravitaillement ce mois-ci, G89.  
Malgré la surprise, je ne laisse échapper le moindre son, le moindre tressaillement. F1 sait pourtant que le rendement de mon équipe s’est amélioré. Les chiffres s’étalent sous ses yeux, sans discussion possible. Répondant à ma muette requête, il poursuit :
- Je sais ! Ton rendement a augmenté. Mais pas assez. Il n’a pas augmenté assez.
- Je ne répons rien. Je ferme un instant les yeux. Mon super pouvoir se serait-il émoussé ?
- Et puis il y a le 612 qui a posé pas mal de problèmes...  
612, le vieux. Sa philosophie, ses rêves, ses histoires.



Tout en lui était une insulte à l'efficacité de la ligne de production. Mais j'ai résolu le problème. Lorsque j'ai surpris 612 en train de raconter, j'ai sorti ma matraque. J'ai frappé. J'ai frappé jusqu'à ce que les muscles me fassent mal, jusqu'à ce que mes coups résonnent sur le plancher à travers la carcasse décomposée. Sans haine, sans colère. Un exercice physique exécuté de façon mécanique. Une simple amélioration du rendement. J'ai désigné deux travailleurs qui ont porté ce tas de chair sanglante vers la salle de rebut. L'odeur était affreuse mais j'ai tenu à les accompagner. Sans pouvoir me l'expliquer, je pensais qu'il était important que j'assiste à la disparition du vieux, à son ultime décomposition dans l'immense cuve de merde et de déchets. Sous le crâne sanguinolent, j'ai aperçu un sourire, un ultime adieu. Ses derniers mots résonnait encore à mes oreilles. Entre deux craquements des os de son crâne, il avait murmuré : « Courage, continue ! » et puis, dans un dernier souffle, « Merci ! ».

Le problème 612 avait été résolu. La productivité s'en était améliorée. F1 m'avait félicité. Mais je gardais en moi une étrange sensation, un inexplicable sentiment. L'image d'un cadavre souriant disparaissant à jamais dans une tonne d'excréments nauséabonds.

F1 m'avait félicité. Aujourd'hui, il se sent obligé de se justifier, de m'accabler. Je sens flotter dans l'air ce subtil parfum, ce frisson délicieusement familier. Ma vieille amie, ma seule et unique mère. La peur ! Mon super pouvoir !

– Désolé G89. Il faudra tenir sur les réserves. Choisis les ouvriers les moins rentables et utilise les comme rations de survie pour les autres.

Une porte s'ouvre. Immédiatement, je me mets au garde à vous. Flanqué de deux gardes, le contremaître fait son entrée. F1 me congédie d'un geste bref.

– Qu'il reste, l'interrompt le contre-maître. Après tout, n'est-il pas le seul et unique gardien qui soit arrivé à augmenter le rendement de sa chaîne malgré les restrictions ?

– Oui contremaître, balbutie à contre cœur F1.

– Si le non ravitaillement est une juste punition pour tous les autres, celui-ci devrait faire figure d'exception.

– En effet contremaître, mais...

F1 se tord les mains, hésite, danse d'un pied sur l'autre.

– Vous savez comme moi que ce n'est pas possible. Le ravitaillement extérieur ne nous est pas parvenu.

– Je sais tout cela. Je sors de l'assemblée des contremaîtres. Certains parlent de ne pas envoyer la marchandise.

F1 frissonne.

– Les salauds, ils nous tiennent par les couilles !

– Mais j’ai peut-être une solution. Comme il s’appelle ton petit prodige ?

D’un doigt distrait, le contremaître me pointe comme un objet inerte, oublié dans un coin.

– G89, répond F1. Mais méfiez-vous, c’est un ancien travailleur. Il n’est pas éduqué, ses réactions peuvent être imprévisibles. Ce sont de vrais animaux sauvages, vous savez ?

Le contremaître ne répond pas. Il fait un signe du doigt aux deux policiers qui me saisissent fermement les bras et m’entraînent hors de la pièce, dans un couloir où je n’avais jusqu’à présent jamais pénétré. Des carreaux blancs reflètent une lumière blafarde tandis qu’un sol caoutchouteux, aseptisé, étouffe le claquement des semelles. À un croisement, un groupe de contremaîtres nous attend. Ils sont beaux, propres, sévères. Une femme se dégage et me dévisage. Elle a un froncement du nez et ses narines palpitent un instant.

– C’est toi le gardien qui a augmenté la production dans l’usine de Sinad ?

– Oui chef, bégayé-je un peu surpris, ignorant ce que Sinad signifie.

Une femme ! Il y a donc des femmes parmi les contremaîtres ! Dans mon univers, les femmes ne sont que des travailleurs au rendement parfois altéré par la

grossesse. Il me semblait clair que les femmes ne peuvent pas être gardien. Quand à contremaître, jusqu'à cette minute, j'ignorais qu'il puisse y en avoir plusieurs. Des pas derrière moi me font sursauter. Mon contremaître ! Celui que je connais si bien ! Le visage familier me rassure. La femme lui adresse immédiatement la parole.

– Ah, Sinad ! C'est donc ton protégé ? Qu'est-ce qu'il pue ! Quelle infection !

– Comme tous les travailleurs, ma chère. Tout le monde n'a pas la chance de diriger l'assemblée des contremaîtres et de garder son odorat sensible bien au chaud dans un bureau. Cela vous donne un aperçu du quotidien que les petites mains comme moi subissent chaque jour !

– Ta gueule Sinad ! Ta jalousie est déplacée. Nous devons être solidaires. Est-ce qu'il sait ce qu'on attend de lui ?

– Non, je comptais sur vous pour le lui apprendre, très chère.

Elle pousse un profond soupir et se tourne vers moi.

– Suivez-ce couloir ! Au fond, se trouve un sas. Derrière ce sas, vous embarquerez avec la cargaison. Une seule personne peut embarquer, la procédure est détaillée sur des panneaux illustrés. Une fois en place, vous ne bougerez plus tant que vous n'en aurez pas reçu l'ordre.

Est-ce clair ?

Je baisse les yeux.

– Oui chef!

– À l'arrivée, ta seule et unique mission est de convaincre les commanditaires que, sans ravitaillement, la production n'est tout simplement plus possible. Tu me comprends ?

– Oui chef!

Une voix s'élève du groupe de contremaîtres. Une femme ridée, aux longs cheveux blancs, prend la parole.

– Pourquoi ne pas y envoyer l'un d'entre nous ?

– Nous en avons déjà discuté mille fois, Varva. Tu racontes ! Qui d'entre-vous aurait la confiance du groupe entier ? Vous n'êtes que des larves égocentriques. À peine sorti d'ici, vous en oublierez jusqu'à notre existence. Et je vous rappelle que nous avons été condamnés. Le moindre drone qui nous trouve dehors nous détruira à vue, sans sommation. Mon contremaître intervient.

– G89 est un ancien travailleur. Il n'a pas de condamnation. Il ne risque donc rien. Son monde est ici. Il fera tout pour le protéger. N'est-ce pas G89 ? En prononçant cette dernière phrase, il m'adressé un regard. Ses lèvres ont tremblé un instant. La peur. Mon super pouvoir est à l'œuvre. Je jubile intérieurement mais mon visage

reste entièrement fermé, les yeux rivés sur la pointe de mes chaussures.

– Oui chef!

La contremaître en chef se tourne vers les deux policiers qui se tiennent toujours à mes côtés.

– Amenez-le au sas!

Ils frissonnent, une vague de terreur pure transparaît dans leurs yeux.

– Mais, contremaître, c'est proche de l'extérieur...

– Est-ce bien nécessaire contre-maître? D'habitude, le chargement est automatique, plus personne n'utilise le sas.

Je sens une colère profonde sur le point d'exploser, un conflit, un risque potentiel de voir la situation m'échapper. La contremaître a levé la main, mon contremaître semble désespéré. Je murmure doucement, comme si je m'adressais à mes pieds.

– Je pense pouvoir y aller seul, contre-maître. J'ai compris ma mission.

Après un instant d'arrêt, les bras redescendent. Autour de moi, les policiers poussent un profond soupir de soulagement.

– C'est bon, vas-y!

La contremaître me darde de ses yeux cruels. Elle me toise de toute sa supériorité.

– Souviens-toi de ta mission! S'il n'envoient pas le ra-

vitaillement, tu le paieras très cher. Tu as intérêt à réussir !

Les menaces. La peur. La colère. Mes tendres, merveilleuses amies. Vous revoilà ! J'ai gagné.

Obéissant, je m'enfonce aussitôt dans le couloir. Sans un bruit, sans un souffle, tous m'accompagnent du regard. Je touche des doigts le sas métallique. Obéissant aux instructions dessinées, j'ouvre et referme derrière moi la lourde porte, sans esquisser le moindre coup d'œil vers les contre-maîtres.

Des combinaisons poussiéreuses pendent à des crochets. Guidé par les muets hiéroglyphes, j'enfile la première et vérifie l'étanchéité des jointures. Je complète cette étrange attirail en scellant un casque entièrement transparent sur le collier de la combinaison. Une poussière noire, gluante recouvre mes gants. L'extérieur doit être bien terrifiant pour nécessiter un tel équipement et effrayer à ce point les policiers. Mais la peur et la douleur ont toujours été mes alliées. Les sentir près de moi me rassure. Après une dernière vérification, j'ouvre la seconde porte du sas.

Mes yeux hurlent, mon cœur s'arrête, le monde s'évapore dans un tourbillon infini.

# Ce livre est payant

Vous êtes arrivés au bout de cette histoire et cela me fait plaisir. Mais je tiens à vous informer que, comme la plupart des ouvrages disponibles en librairie, ce texte est payant. En contrepartie, je vous laisse la liberté de choisir le prix ainsi que la manière de me payer.

Vous pouvez utiliser le service en ligne Flattr. Ou bien Bitcoin. Ou donner une somme fixe par nouvelle publiée avec le service Patreon. Vous pouvez décider de m'envoyer une fois pour toute, par le moyen de votre choix, une petite somme pour un abonnement annuel ou à vie. Vous pouvez décider que le temps passé à me lire est un paiement amplement suffisant. Vous partagez ce texte autour de vous ou sur les réseaux sociaux ? Alors peut-être estimerez-vous qu'il s'agit là d'un paiement en nature. Vous pouvez m'offrir une eau gazeuse lors d'une conférence, m'inviter un week-end dans votre maison de campagne, m'envoyer un t-shirt, une carte postale ou un mail exprimant votre gratitude.

Quel que soit votre paiement, je ne jugerai pas, je vous laisse la liberté. Car, si ce livre est payant, le prix est entièrement libre, même si vous le fixez à rien du tout. Voir mes écrits lus et partagés est déjà une récompense en soi. En cette période de crise, déboursé quelques



euros est parfois une véritable gageure. Ne faites donc pas de sacrifice pour moi, ne ressentez pas la moindre culpabilité : si vous êtes un peu serré au niveau budget ou si vous avez d'autres priorités financières, vous avez malgré tout toujours besoin d'un peu de rêve et de bonheur.

Je ne fais pas appel à la charité. Je ne demande pas de la compassion ni de l'aide. Je ne menace pas d'arrêter d'écrire. Il s'agit d'un véritable échange économique. À la différence du commerce classique, c'est vous qui fixez le prix. Selon votre ressenti, selon la valeur que vous apportent mes écrits, selon l'impact qu'ils ont pu avoir sur votre vie et, bien sûr, selon vos propres possibilités.

Mais je n'insisterai jamais assez sur le fait que votre temps à me lire et à me partager autour de vous est déjà le plus beau des paiements. Merci de partager ce texte, l'écrit ne vit que lorsqu'il est lu.

## **Payer par virement bancaire**

IBAN: BE07 6511 5235 4266

BIC: KEYTBEBB

## Payer en bitcoins



17Rf9V5dJpNJ4FfB3WKcEjPkPYvJ7o5bYX

## Payer via des services web

Paypal: [lionel@ploum.net](mailto:lionel@ploum.net)

Flattr: [www.flattr.com/profile/ploum](http://www.flattr.com/profile/ploum)

Patreon: [www.patreon.com/ploum](http://www.patreon.com/ploum)

## Me contacter

[lionel@ploum.net](mailto:lionel@ploum.net)

Lionel Dricot

16 rue Louis Sablon

1342 Limelette

Belgique

## **Me trouver sur le web**

Blogue: [www.ploum.net](http://www.ploum.net)

Twitter: @ploum

# Licence

Le contenu de ce livre est placé sous la licence Creative Commons Attribution 2.0 Belgique (CC BY 2.0 BE) en janvier 2013 par Lionel Dricot.

Cela signifie que vous êtes libre de redistribuer, d'adapter ou de réutiliser ces textes, y compris à but commercial, à la condition que vous mentionniez explicitement le nom de l'auteur original, à savoir Lionel Dricot.

Même si vous n'êtes pas légalement obligé de le faire, n'hésitez pas à prévenir l'auteur à l'adresse [lionel@ploum.net](mailto:lionel@ploum.net) en cas de réutilisation ou d'adaptation.

Cette page est volontairement laissée vide

# Table des matières

<b>Avant-propos</b> .....	<b>0</b>
Chapitre <b>Société</b> .....	<b>5</b>
Chapitre <b>Révolte</b> .....	<b>15</b>
Chapitre <b>Travail</b> .....	<b>35</b>
Chapitre <b>Réseau</b> .....	<b>43</b>
Chapitre <b>Progrès</b> .....	<b>53</b>
Chapitre <b>Carrière</b> .....	<b>69</b>
Chapitre <b>Croyance</b> .....	<b>77</b>
Chapitre <b>Norme</b> .....	<b>95</b>
Chapitre <b>Fuite</b> .....	<b>113</b>
Chapitre <b>Départ</b> .....	<b>127</b>
<b>Ce livre est payant</b> .....	<b>0</b>

Cette page est volontairement laissée vide

# Édition

## Printeurs 1

**Publication date:** 15/03/2014

This book was published with *easybook v4.4*, a free and open-source book publishing application developed by Javier Eguiluz (<http://javiereguiluz.com>) using several [Symfony components](http://components.symfony.com) (<http://components.symfony.com>).